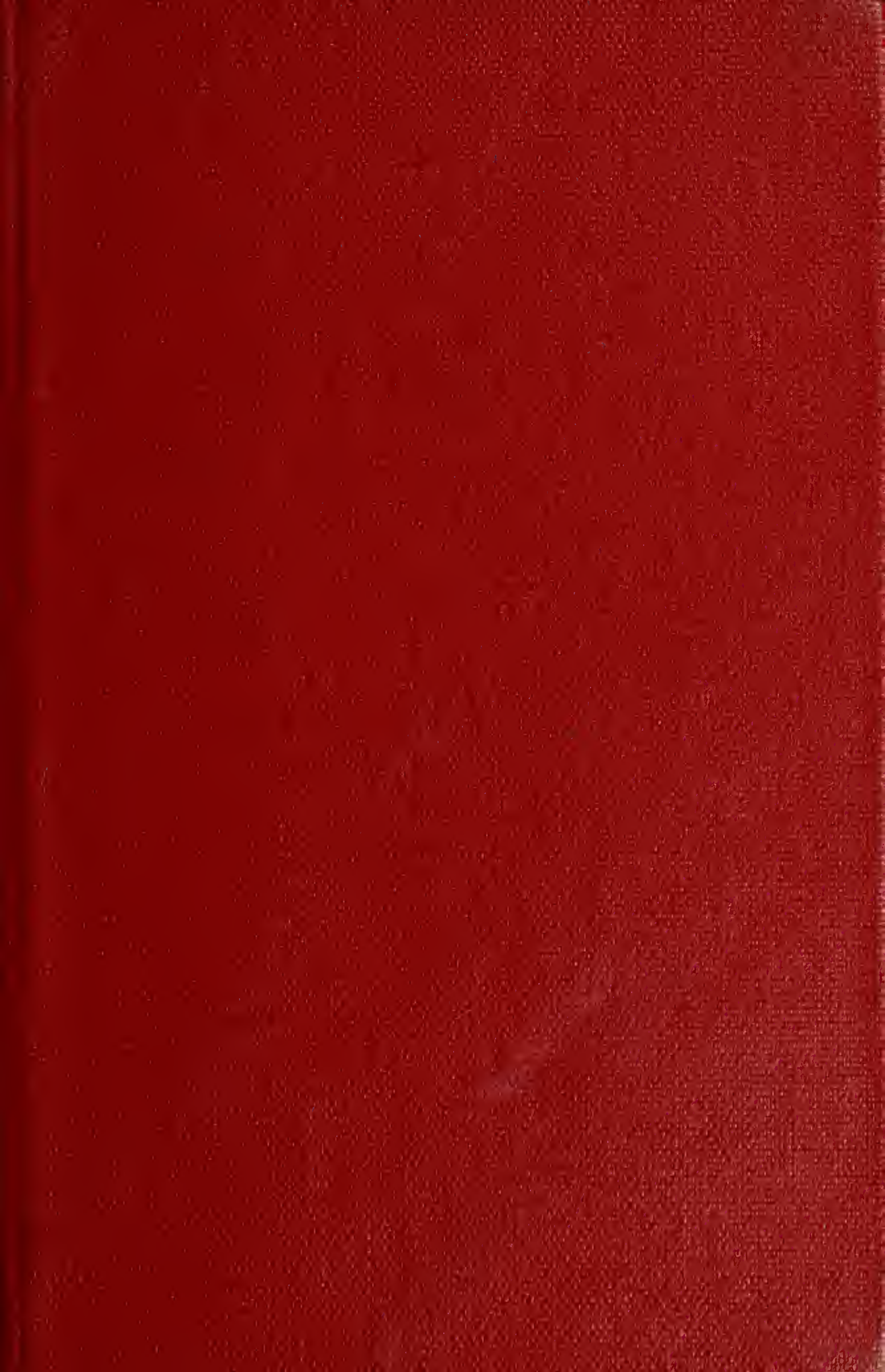


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/recherchesexpr00fod

RECHERCHES
EXPÉRIMENTALES
SUR LES FIÈVRES D'ACCÈS
ET SUR LES
SUCCÉDANÉS DU QUINQUINA.

MP.Y.
F.

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES

FAITES A L'HÔPITAL CIVIL ET MILITAIRE DE MARTIGUES,

Sur la nature des Fièvres à Périodes, et sur la valeur des différens remèdes substitués au *Quinquina;* spécialement sur les propriétés médicales de l'*Arséniate de Soude :* suivies d'une Notice sur l'extrait de *Pavots des jardins*, pour remplacer l'*Opium* oriental.

Par F. E. FODERÉ, *Médecin du susdit Hôpital; ancien Professeur d'Anatomie, de Physique et Chimie expérimentales; Membre de l'Académie Royale de Médecine de Madrid. des Sociétés de Médecine de Marseille, Nîmes, etc.; Correspondant de celle des Professeurs de la Faculté de Médecine de Paris, de l'ancienne Académie Royale des Sciences de Turin, etc.; résidant actuellement à Marseille.*

> Sæpè enim præceptionum ac theorematon artis nostræ nimìs religiosa observatio, magnis nos afficit incommodis, quòd multa audere et tentare sit religio, quæ alioqui essent profutura. In quo sæpè circumforaneis, et humanæ vitæ periclitatoribus victoriæ palma decidatur, nòbis verò eripiatur.
>
> *(Ballon. Consil. Medicin. L.)*

A MARSEILLE,
De l'Imprimerie de Jean Mossy, Imprimeur-Libraire, à la Canebière.

1810.

10903
6/12/90

OFFERT

A MESSIEURS

LES ADMINISTRATEURS DES HOSPICES, ET DU BUREAU DE BIENFAISANCE DE LA VILLE DE MARTIGUES,

En reconnaissance de l'estime et de l'affection dont ils m'ont honoré pendant mon séjour parmi eux ; et en témoignage du plaisir que j'ai eu à les voir sans cesse empressés à consoler, et à secourir l'indigence et le malheur.

Marseille, le 6 Novembre 1809.

F. E. FODERÉ, D. M.

AVANT-PROPOS.

M. *Desgranges*, habile Médecin de Lyon, a rendu compte dans un Mémoire intitulé, *Usage de l'arsenic dans la médecine interne*, inséré dans le 30.me tome du Journal général de Médecine, n.° 135 et 136, des premiers essais que j'ai fait des préparations arsenicales contre les Fièvres périodiques. Divers autres Journaux scientifiques en ont également parlé. Je n'y avais cependant encore (1807) donné autrement lieu que par une courte Notice, lue en 1806, à la

Société de Médecine de Marseille, par une Lettre écrite à M.r Louis *Valentin*, et par une Note insérée dans le 3.me tome de mon Essai de physiologie positive.

La délicatesse du sujet m'avait rendu très-circonspect sur la publicité à donner à de semblables matières, et j'avais résolu d'attendre qu'une longue suite d'expériences, et surtout que l'état de santé durable des personnes soumises à mes expériences m'eussent permis d'autoriser de mon faible témoignage l'introduction d'un nouveau remède dans la médecine française.

Aujourd'hui que, le temps a confirmé pour moi, les assurances que les Médecins Anglais, Allemands et

Américains avaient déjà données ; que depuis le Mémoire de M.r *Desgranges*, il y a eu en France, blâme d'un côté, et louanges d'un autre ; je n'ai pas cru indifférent de garder le silence, étant de la plus grande nécessité dans les circonstances présentes, de faire connaître, d'après une conviction motivée, le degré de confiance que méritent les divers *succédanés* du quinquina.

L'on verra, en effet, que ce n'est qu'après avoir passé longuement en revue les différentes substances proposées par tant d'Auteurs de différens âges, et après avoir vu leur insuffisance, que je me suis décidé, et d'abord, je l'avoue, avec répugnance, à

essayer les préparations arsenicales ; et certes, aucun remède ne l'a été plus en grand, avec plus de précaution, et plus de solennité. Les expériences avec l'*Arséniate de soude* ont été faites journellement sous les yeux des Administrateurs des hospices, à la connaissance de toute la ville, et sur plusieurs centaines d'individus tous vivans, et prêts à attester les bienfaits de cette préparation.

Ennemi, toutefois, de l'empirisme, avec lequel nous ne marchons qu'au hasard, sans rien perfectionner mais au contraire, en commettant souvent des fautes graves, je n'ai pas prétendu n'ajouter simplement qu'une nouvelle substance à la liste déjà

trop nombreuse des fébrifuges. J'ai cherché plutôt à justifier mon choix, à faire coincider la spéculation avec la marche de la nature, la puissance des médicamens avec les phénomènes de l'action vitale, en santé et en maladie; enfin j'ai cherché à classer les fébrifuges, non d'après le type apparent des fièvres, mais d'après leurs causes supposées : entreprise couronnée des plus grands succès, quelque abstruse qu'elle paraisse aux esprits superficiels ! C'est pourquoi ce petit travail se trouve commencé par deux articles qui pourraient paraître des hors d'œuvres, s'ils n'étaient liés étroitement avec le désir que j'ai d'écarter tout ce qui pourrait devenir nuisible,

et avec ma manière de me rendre compte de ce qui se passe dans ma pratique.

Peut-être, eût-il convenu, de publier ces expériences en Latin, pour les soustraire aux entreprises des forbans; mais elles eussent été d'une utilité moins commune; et au milieu de tant de peines dont se compose la vie actuelle, il est consolant pour les peuples d'apprendre que la haute Médecine ne cesse de veiller sur leur conservation, et que, quels que soient les évènemens qui unissent ou qui séparent les diverses régions de ce globe, on peut trouver dans une partie, les mêmes remèdes héroï-

ques, que la Providence a répandus dans les autres parties.

Peut-être aussi y a-t-il trop de courage à être des premiers dans un pays, à célébrer comme remède une substance contre laquelle s'élèvent les préjugés les mieux établis, et dont ne manqueront pas de profiter, certaines gens, pour discréditer et supposer des revers; mais ces difficultés ont existé de tous les temps, et la plus noble, comme la plus touchante des institutions eût manqué son but, s'il ne s'était trouvé des hommes généreux qui, forts de leur conscience et de leur amour pour le genre humain, ont méprisé d'aussi misérables considérations!

Pour moi, je me croirai suffisamment recompensé, si j'ai pu contribuer à reculer les limites de l'art; et quoique la découverte des propriétés fébrifuges de l'arsenic appartienne à des nations étrangères; il y a néanmoins encore beaucoup d'honneur à cueillir pour les Médecins Français, en régularisant l'administration de cette substance, et en en étendant l'usage à des maladies réputées incurables; car enfin, comme dit le Poëte :

Seminibus jactis qui dat vigil incrementum,
Non minùs est quàm qui sparserit illa solo.

TABLE

DES ARTICLES COMPOSANT CE MÉMOIRE.

Fin de la Table.

RECHERCHES

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES SUR LES FIÈVRES D'ACCÈS ET SUR LES SUCCÉDANÉS DU QUINQUINA.

ARTICLE PREMIER.

Vues-pratiques sur la nature et le traitement des Fièvres d'Accès.

Aussi anciennes que l'homme en société, les fièvres intermitentes ne manquent certainement pas de remèdes : leur trop grand nombre, au contraire, prouve l'inefficacité relative de chacun d'eux, et la difficulté qu'on éprouve souvent à faire passer la fièvre. L'on peut croire même qu'on a dû fréquemment être en peine sur le choix, avant la découverte du quinquina dont les vertus plus absolues ont fini par fixer toutes les attentions, et par

faire tomber dans un oubli, quelquefois injuste, le résultat de tant de soins pris avant l'époque mémorable de l'introduction, en Europe, de la fameuse écorce du Pérou.

Gloire immortelle au quinquina, et à cette Société célèbre qui ne fit servir l'empire du moral sur le physique, que pour l'honneur et la prospérité du genre humain ! Que de victimes ont été arrachées à une mort certaine, que de pompeuses erreurs ont été élaguées du tronc antique et auguste de l'art de guérir ! Plus heureux mille fois aujourd'hui dans le traitement des fièvres périodiques, le jeune praticien encore tout couvert de la poussière de l'école, que les maîtres les plus consommés, avant l'époque de 1649 !

Cependant, de même que le mercure ne guérit pas toujours la vérole, du moins lorsqu'on insiste sur les mêmes préparations, le quinquina est pareillement aussi souvent en défaut : ce qui prouve que quoique nous devions beaucoup au hasard qui nous a fourni les meilleurs remèdes, nous devons encore plus à l'intelligence qui coordonne tout. On a reproché à l'écorce du Pérou, non sans raison, de contribuer à la formation des obstructions, lorsqu'on s'obstine à en multiplier les doses infructueusement. Il est, d'une autre part, quelquefois utile de rappeler la fièvre, pour guérir les obstructions, et beaucoup d'autres maladies

chroniques ; et l'on y est souvent parvenu, en donnant des sels neutres, des amers, ou du quinquina, *fracta dosi :* il est certain du moins qu'on entretient long-temps la fièvre par ce moyen ; voilà donc des médicamens capables de produire des effets contraires, et qui ne sont par conséquent pas des spécifiques absolus des fièvres à période !

Ces contradictions ne pourraient surprendre que celui qui disserte dans son cabinet, sans avoir habité long-temps les pays fiévreux ; autrement, on finit par convenir que par la nature des choses, il ne saurait y avoir de remède universel, et qu'il s'en faut beaucoup qu'on parvienne à guérir toutes les fièvres d'une manière sure, en employant de suite, indistinctement, les toniques les mieux éprouvés ; ce qui tient soit à la différence des causes qui suscitent la fièvre, soit à la différence des tempéramens, des pays, et des constitutions de l'air, soit à la nature des organes affectés par une même cause, en raison de leur faiblesse relative : ainsi, il arrive bien quelquefois qu'une des causes les plus septiques opprime tous les organes à la fois, et produit comme une paralysie universelle ; mais plus souvent la cause fébrile s'est arrêtée aux organes les plus faibles des différens systêmes, vasculaire, digestifs, lymphatique, membraneux, musculaire, nerveux, etc.,

auxquels on est forcé d'avoir égard, pour terminer heureusement la maladie.

Des accès de fièvre ontpu cesser après l'application de divers épithèmes sur les carpes; après de certaines boissons qui ont inspiré de l'horreur, et dont *Dioscoride*, *Pline* et *Mathiole* ont fait une dégoûtante énumération; après la prononciation de paroles mystérieuses, et en portant certaines amulettes, comme l'assurent gravement *Alexandre de Tralles*, et après lui, toutes les bonnes femmes. Un médecin de Valladolid annonce avoir prévenu des paroxysmes par la compression méthodique des membres, comme l'on réussit quelquefois, par ce moyen, à arrêter dans sa course fougueuse l'*aura epileptica*..... J'ai vu plusieurs fièvres d'accès rebelles se dissiper aux sources d'eaux minérales de diverse nature. J'ai guéri des fièvres qui avaient résisté à d'amples doses de quinquina, avec du petit-lait uni à des sucs d'herbes; avec des purgatifs seuls, ou combinés avec des fébrifuges et des substances aromatiques. Dans la vallée d'Aoste, pays humide, où je pratiquai, avant la conquête, les paysans se guérissaient très-bien des fièvres d'automne, avec la décoction de coloquinte. Sur les bords secs et chauds de la Méditerranée, à Monaco, Roquebrune et Menton, souvent les feux de la canicule exaltent la bile, et produisent des tierces ardentes, qui cèdent comme par

enchantement aux délayans suivis d'un émétique, qui fait rendre une quantité considérable de bile porracée. Les paysans de Marignane, lieu humide et marécageux, dont les habitans sont en grande partie empâtés, se traitent des fièvres avec la décoction de globulaire et de gratiole. Un empirique du voisinage avait fait une sorte de fortune, en débitant contre les fièvres l'extrait d'un thytimale (*euphorbia myrsinites. L.*) très-commun dans les lieux arides, nommé *retombé*, en langue du pays, et dont la décoction qui est un violent purgatif, sert à arroser les raisins du bord des chemins, au temps des vendanges. Les médecins de la province de Mantoue n'ont presque tous que des formules purgatives contre les fièvres. La propriété purgative faisait aussi l'essence de la fameuse poudre fébrifuge de *Rivière*, si usitée au 17.me siècle, et composée de verre d'antimoine et de mercure doux, etc., etc.

Mais de même que le quinquina, les amers et les fébrifuges les plus vantés ne guérissent pas toujours les fièvres ; à leur tour, les purgatifs, loin d'être utiles, produisent souvent des effets très-opposés et très-préjudiciables à la santé des malades ; de sorte qu'on peut assurer qu'il n'est point de remède universel sur lequel on puisse compter aussi-tôt qu'il se présente une fièvre d'accès à guérir. On pourrait même affirmer en pour-

suivant l'examen de tout ce qui a été tenté contre les fièvres, que toutes les méthodes, même les plus bizarres, et les plus empiriques, en apparence, peuvent quelquefois être justifiées par le succès et la nécessité. Par exemple, on convient aujourd'hui, en principe, que la saignée doit être exclue du traitement des fièvres périodiques; et il est de fait que j'ai vu cette opération allonger et agraver singulièrement la maladie. Néanmoins, tel peut être le génie de la saison, de la constitution individuelle, et de la maladie, que la saignée devienne une condition *sine quâ non.* C'est ce que j'ai observé durant l'été de cette année 1809, été qui n'a pas été fort chaud dans cette contrée, puisque mon thermomètre (celui de Réaumur) qui avait été long-temps au 26.me degré l'année passée, n'a pas été cette fois au 21.me Or, voyant que contre la coutume, certaines fièvres résistaient long-temps à la puissance de l'arsénitale de soude, et que le mal de tête, la chaleur et la langue rouge, persistaient opiniâtrément durant l'intermission, je m'avisai d'ordonner une saignée, ce qui a singulièrement contribué à abréger la durée de la fièvre, ainsi qu'on en verra des exemples à l'article quatrième. De même aussi, c'est un principe avoué par les bons auteurs, et confirmé par mon expérience, qu'un laxatif, ou simplement un lavement, administré durant l'usage

des spécifiques ou lorsque la fièvre a cessé, retarde la guérison, ou rappelle la fièvre; et cependant cette année la teinte jaune du visage et du blanc des yeux de quelques malades, conjointement avec l'opiniâtreté du dégoût pour les alimens, et de la constipation, m'ayant engagé à entre-mêler les laxatifs avec le fébrifuge, contre ma manière ordinaire, non-seulement les fièvres n'en sont pas devenues plus opiniâtres, mais encore les malades en ont été plus promptement et plus surement guéris. Mais les mêmes indications ne s'étaient pas présentées les années précédentes, et il faut distinguer avec soin ce qui n'est que d'une utilité accidentelle, d'avec ce qui est toujours en rapport avec l'essence de la maladie.

Les pères de l'art avaient distingué toutes les fièvres en *corruptives* et *dépuratoires*, distinction qui m'a paru long-temps purement hypothétique, qui s'est montrée de plus en plus lumineuse à mesure que je me suis enfoncé dans la pratique, et dont je ne puis plus me passer aujourd'hui pour procéder légitimement au traitement des maladies. On doit y ajouter, relativement à la mobilité vicieuse de notre système sensitif actuel, et à la connaissance que nous avons des habitudes des mouvemens vitaux, des fièvres qui ne sont ni dépuratoires ni corruptives, mais qui peuvent acquérir cette dernière propriété; c'est-

à-dire, des *spasmodiques*, et enfin des fièvres d'*habitude*, ou de coutume, ainsi qu'elles étaient déjà nommées du temps de *Celse*.

Nous entendons par fièvres corruptives celles qui sont propres par leur nature ou par leur durée, à produire différentes lésions dans l'économie. Nous avons observé qu'il peut y avoir autant d'espèces de fièvres d'accès, qu'il y en a de fièvres continues ; savoir : des fièvres inflammatoires, des fièvres bilieuses ou gastiques, des fièvres pituiteuses, et des fièvres malignes. Nous avons vu aussi, qu'ainsi que dans les fièvres continues, les fièvres à période peuvent être accompagnées de tel ou de tel symptôme affligeant un organe particulier, suivant le génie ou la transition de la matière morbifique. Je ne trouve de différence entre ces deux ordres de fièvres, que dans la différence du temps durant lequel la nature achève son travail, dont l'un est continu, et l'autre par parties brisées, et par périodes. Dans l'ordre continu, la nature n'a besoin que d'être aidée pour obtenir la crise, si la matière est trop abondante ; et dans l'ordre périodique, il faut encore s'opposer au période, à quoi sont particulièrement réservés les remèdes qui portent le nom de fébrifuges.

Sans rechercher pourquoi et comment le *vis-vitæ*, toujours admirable, suscite tantôt des fièvres continues, tantôt des fièvres périodiques,

(ce qui restera constamment caché) je puis assurer qu'en ayant égard avant tout, pour les *præmissis præmittendis* , au mode inflammatoire, bilieux, catharral, ou malin, ou purement spasmodique de la fièvre d'accès , comme aussi au tempérament, à la saison; au vent qui souffle, et aux maladies régnantes, on trouvera le spécifique de la périodicité ; et qu'on ne commettra que des fautes, par une conduite opposée.

Les fièvres intermitentes pituiteuses ou catharrales, simples, ou compliquées de gastricité, sont celles que j'ai observé le plus fréquemment dans ma pratique. Viennent ensuite les fièvres d'accès malignes , à différens degrés de malignité.

Les unes et les autres de ces fièvres peuvent être agravées par un symptôme particulier, tel que le coma, le délire, l'angine, la pleurésie, la colique , etc. , sans que cela change les vues de traitement ; mais les fièvres d'accès malignes , se distinguent spécialement des autres, dès leur invasion, par les défaillances, la faiblesse , l'apathie, et une sueur constante, qui commandent des mesures vigoureuses, que les fièvres d'accès bilieuses , ou catharrales n'exigent pas.

On est forcé de croire dans ces fièvres d'accès malignes, qu'une cause septique introduite par la bouche , par les narines, et par tous les pores, a enrayé l'action vitale, diminué l'excitabilité, et

la puissance des excitateurs ; tant le malade est anéanti dans ses forces physiques et morales, et tant est abondante la sueur qui découle continuellement de tous ses membres, et qui augmente au moindre mouvement qu'il fait : j'ai souvent craint qu'il ne rendit l'ame avec la sueur ; et j'ai dû quelquefois, en attendant que les alimens et les médicamens eussent rendu aux vaisseaux et à la peau, leur énergie convenable, faire poudrer tout le corps, ou l'asperger d'eau froide, afin de mettre des bornes à l'écoulement de la sueur.

Je désire que les médecins fassent particulièrement attention au phénomène suivant, relatif à l'action des vésicatoires, parce qu'il explique très-bien la nature de la maladie dont il s'agit, ce qui est déjà un très-grand point : c'est-à-dire, l'on observera toujours dans les fièvres pernicieuses, et dans tous les cas où le principe sensitif est fortement affecté, que les vésicatoires restent sans effet, tant que le malade est en danger, et qu'aussi-tôt qu'il y a du mieux, la place vésiquée devient rouge, douloureuse, et éprouve enfin tous les changemens accoutumés. J'ai vu cette rougeur avoir lieu, quatre jours après que le malade avait été entre la vie et la mort, et qu'on ne songeait plus aux vésicatoires qui avaient été appliqués plusieurs fois inutilement : cela rend même la convalescence plus longue, parce que les plaies subséquentes

sont plus tardives dans leur guérison : et, il ne s'agit pas seulement de la nullité de puissance du vésicatoire durant le paroxisme, mais cette nullité commence déjà plusieurs heures avant que le malade et le vulgaire soupçonnent l'arrivée de l'ennemi ! Or, je le demande, n'est-ce pas là une preuve que la cause fébrile, quelle qu'elle soit, agit immédiatement sur la sensibilité et l'excitabilité, qui sont proprement l'action vitale ; ou bien, que celles-ci se retirent de la circonférence au centre pour réagir contre le *septon* ! Il ne me manque pas d'exemples à citer, mais cet effet étant commun, je ne rapporterai que le suivant, parce qu'il a lieu durant que j'écris ce mémoire :

Le nommé *Bonnet*, concierge des atteliers des déserteurs condamnés, homme replet, plus que sexagénaire, entre à l'hôpital, le 30 Juillet au soir (1809) ; je reconnais à sa figure et à ses discours qu'il est aux mains avec des accès de fièvre insidieuse, et je fais appliquer de suite, entr'autres moyens curatifs, deux larges vésicatoires aux jambes, malgré que le malade et son épouse fassent tous leurs efforts pour me rassurer. Dans la nuit, à 2 heures du matin, fièvre soporeuse, délire, ralle, déjections dans le lit, sueurs froides, abandon du pouls et des forces ; *Sacrement de l'Extrême-Onction*. Cependant, le malade sur-

vit à son paroxisme qui est terminé à 11 heures du matin, du 31 : deux onces de bon quinquina, administré dans le vin, dans l'espace de 36 heures, et l'alcool nitrique donné à hautes doses, préviennent, ou plutôt suffoquent un nouveau paroxisme. Le 5 Août, Bonnet ne s'apperçoit qu'à ses plaies de vésicatoires, qu'il a été malade, et ce n'a été que le 3 Août, que la peau a commencé à rougir, et que le malade y a senti de la douleur, malgré que depuis quatre jours il n'y eut plus d'emplâtre, lequel avait été sans effet apparent, et n'avait pas été renouvelé. Ces plaies tourmentèrent long-temps le malade, et en s'opposant à sa sortie de l'hôpital, furent cause de divers accidens dont je parlerai ailleurs.

La fièvre d'accès maligne attaque quelquefois brusquement un individu très-sain peu auparavant, et l'emporte sans donner le temps d'y remédier; semblable à tout ce que disent de la peste, les médecins Grecs, Arabes et Latins, qui attestent avoir vu des malades frappés de mort sans qu'il y eut eu rien de remarquable ni dans le pouls, ni dans les urines, et sans qu'il y eut eu autre signe précurseur que la faiblesse et la décomposition du visage ! Mais peut-on continuer d'appeler du nom de fièvre ce genre de maladie ? On est encore loin d'avoir des idées précises sur la fièvre, et ce phénomène de l'homme malade

exigerait une digression que ne comportent pas les bornes de ce mémoire. Je ne puis cependant m'empêcher de dire qu'on ne peut séparer de l'idée qui est attachée au mot de fièvre, celle de mouvement artériel, de chaleur, de rougeur, et d'excitation générale, augmentés, suscités, et entretenus par la présence d'un être quelconque contraire à la santé ; celle d'un agent des forces vitales, pour opérer une dépuration, une séparation, une crise ; agent toutefois aveugle, qui dépasse souvent ses bornes, et qui a besoin d'être surveillé. D'après cette idée, qui tient essentiellement aux élémens de ce que nous nommons fièvre, ne doit-on pas être surpris qu'on ait appelé de même un état diamétralement opposé, celui où à la faiblesse et à l'abandon général, se joint un pouls lent et rare, qu'*Avicenne* appelait *dissout* et *tombé*, qui succède fréquemment dans les maladies graves au pouls précipité, qui est précurseur de la mort au moment qu'on croit la fièvre diminuée et le malade sauvé, ainsi que *Savonarola* en avertit sagement dans son traité du pouls?

Sans chercher des exemples ailleurs, notre pratique ne nous en a que trop fournis, sur-tout dans l'été de 1805 ; exemples de symptômes les plus alarmans, sans le moindre élément de ce qu'on entend par *fièvre ;* véritables *typhus*, mieux désignés par ce terme, ou tout autre de même sens,

que par celui de fièvre ; puisqu'au contraire, lorsque la véritable fièvre paraît, on peut regarder le malade hors de danger, et que les meilleurs moyens de l'art consistent à appeler cette fièvre, à produire une excitation puissante : à moins que des signes évidens d'oppression des forces par la surabondance des humeurs, ne donne l'indication des évacuations directes, ce qui est assez rare ; et même dans ce dernier cas, qui n'est pas toujours aisé à distinguer, les évacuans agissent comme des excitans.

La classe vulgaire et nombreuse des fébrifuges est ici de nulle valeur, et malgré la puissance éminemment fébrifuge, ainsi qu'on le verra, des préparations arsénicales, elles ne suffisent pas pour prévenir un nouveau paroxisme, aux doses qu'on peut les donner. Les cordiaux, le vin, les analeptiques, les aromates, le laudanum, l'éther, l'alcool nitrique, le vrai quinquina en substance et à hautes doses, le camphre, les cantharides ou la moutarde, l'eau froide en aspersion, et autres excitateurs, employés conjointement ou séparément, sont seuls capables de triompher de la maladie. Ces moyens agissent évidemment, en réveillant les forces vitales, pour produire une réaction, et nous devons les nommer ici non pas fébrifuges, mais excitateurs de la fièvre.

Il est à remarquer que souvent lorsqu'un pre-

mier paroxisme a été suivi de l'emploi de moyens victorieux, le malade se trouve remis à son état précédent, sans aucune suite, et sans crise évidente, ce qui prouve bien encore que c'était l'action vitale seule qui avait été enrayée. Que si au contraire plusieurs paroxismes ont eu lieu, et que l'on ait tardé à recourir à la bonne méthode, déjà l'un des systêmes est endommagé, et le malade ne guérit que par la succession d'une fièvre intermitente ordinaire, par laquelle il se fait un travail critique, qui juge tout-à-fait la maladie. Mais alors, sur-tout dans la constitution automnale, le nombre des accès dépasse souvent le temps nécessaire à la crise, par suite de cette disposition des corps vivans, de répéter très-long-temps, à des périodes fixes, des mouvemens une fois établis. Combien de fois n'ai-je pas vu des hommes sains et vigoureux la veille, être frappés le lendemain à être méconnaissables, et recouvrer ensuite très-promptement leurs forces ? D'autres, au contraire, que la maladie, la diette et les évacuations avaient réduits à l'état de momies, et qui, placés sous le joug de fièvres d'accès interminables, tant qu'on s'opiniâtrait à ne leur opposer que le quinquina, n'avaient plus d'espérance que dans la dissipation, le grand air, et les eaux minérales ! Mais l'on verra au 4.me article, plusieurs cures très-promptes de ces fièvres qui ont

succédé au caractère malin, par le moyen de l'arséniate de soude, et je puis dire que cette substance est vraiment admirable, dans ces sortes de cas, après que le quinquina a mis les jours du malade hors de danger.

Fort heureusement, les fièvres d'accès malignes ne saisissent que rarement d'une manière inopinée; elles sont plus fréquemment annoncées depuis plusieurs jours (quoique à pure perte pour le malade, qui néglige ces avant-coureurs) par la langueur des facultés intellectuelles, le malaise, l'anorexie, l'inquiétude, la gêne des mouvemens, des baillemens et des frissons passagers; il en résulte, lorsqu'on appelle du secours, que déjà plusieurs fonctions ont été viciées, et que les digestions sur-tout sont altérées. De là l'efficacité accidentelle des drastiques, si en vogue parmi le peuple, lesquels remplissent deux buts: celui d'évacuer puissamment les sucs corrompus, et celui de donner un grand ébranlement à la machine, par les coliques violentes qu'ils excitent, changemens que ne produiraient certainement pas les minoratifs, et les purgatifs ordinaires. Mais si la nature des choses oblige le médecin lui-même à suivre cette impulsion du peuple (qui n'est pas, au reste, toujours la plus mauvaise) en commençant la cure par des vomitifs énergiques, il doit, d'une autre part, avoir toujours présent,

que

que la dépravation des sens du goût et de l'odorat, sans erreur préalable de régime, et que l'enduit jaune ou verdâtre de la langue prouvent souvent l'état de faiblesse, et en même-temps d'excitation vicieuse du système digestif, plutôt qu'un amas réel de saburre ; l'on en obtient bientôt la conviction, lorsqu'on voit cet état subsister, malgré les évacuations répétées, et disparaître de lui-même, sitôt qu'on a étouffé la cause septique par la méthode appropriée.

J'appelle, avec les anciens, *fièvres dépuratoires*, ces fièvres qui cessent d'elles-mêmes après un certain nombre de paroxismes, de 3, 5, 7, qui fatiguent très-peu le malade durant l'accès, et qui n'altèrent pas son bien être pendant l'intermission. On doit ranger dans cette classe, la plupart des intermittentes vernales, dans les pays secs ; je dis la plupart, parce que l'expérience s'oppose à ce qu'on croie qu'il n'y a au printemps que des fièvres d'accès bénignes. Ces fièvres, nées d'un mouvement naturel que produira une dépuration, laissent communément, après qu'elles ont cessé, une santé plus brillante qu'avant leur invasion. Ainsi, j'ai déjà dit dans mes remarques sur les maladies du Mantouan, (*mémoir. de médecin. pratique. Paris.* 1802. 2.e *mém.*) que plusieurs soldats atteints, au régiment, des fièvres d'accès, en étaient délivrés pendant la route qu'il leur fal-

lait faire, pour parvenir à l'hôpital, d'où je les fesais sortir le lendemain de leur arrivée.

Ou bien, la nature ayant besoin d'être aidée pour terminer plus sûrement son travail, on voit ces sortes de fièvres vernales disparaître tout-à-coup, par le secours d'une saignée ou d'un vomitif, suivant l'indication. On peut même quelquefois faire une pareille remarque dans les fièvres du commencement de la constitution automnale : lorsque les grandes chaleurs de l'été ont exalté la bile, ou raréfié le sang, il naît souvent des mouvemens fébriles, soit fièvres d'accès dépuratoires, aussi-tôt que l'air commence à être rafraîchi par les pluies; lesquelles ou se terminent spontanément par l'hémorragie nazale ou par la diarrhée, ou sont promptement suffoquées par l'art, imitateur de la nature : ainsi, nous avons souvent observé dans les hôpitaux confiés à nos soins, et notamment dans celui-ci, des fièvres suscitées par des courses, ou des travaux pénibles, exécutés au soleil, durant les chaleurs de la canicule, disparaître comme par enchantement, au 3.me ou au 4.me accès, à la suite d'une simple saignée, ou d'un vomitif, suivant que j'avais jugé utile d'ordonner l'un ou l'autre de ces remèdes. Il m'est aussi arrivé, parmi ces hommes robustes et grossiers, d'avoir été plus épouvanté qu'eux de la violence d'un paroxisme que je voyais

pour la première fois, et d'apprendre le lendemain qu'ils étaient retournés à leurs travaux, pour échapper à mes prescriptions, récupérant la santé par les seules forces de la nature.

Or, l'on conçoit que dans ces fièvres, dont la solution est due à une crise spontanée ou presque spontanée, tout remède, même moral, même superstitieux, peut avoir aux yeux du vulgaire, le mérite de les avoir dissipées : qu'ainsi ce n'est pas dans la pratique de ces fièvres qu'on doit faire l'épreuve des différens remèdes qu'on se propose de substituer au quinquina ; du moins, ce n'est pas durant le travail des premiers paroxismes, et ce n'est guère qu'après le 7.me qu'on peut croire que la forme périodique est passée en habitude.

Loin de moi de vouloir attribuer une prévoyance à ce que nous sommes convenus d'appeler *la nature* : j'ai lu tout ce qu'on a écrit pour ou contre ce système. Cependant, en descendant du siége du doute dans l'arène des maladies, on est étonné de se sentir naître de l'indulgence pour l'enthousiasme des *Stalhiens*, enthousiasme commandé par l'observation journalière des heureux résultats de l'action vitale (1). Ainsi, j'ai souvent

(1) Aux yeux du vulgaire, toutes les apparences sont contre la fièvre : elle se montre, en effet, comme l'ennemi le plus commun et le plus décidé du genre humain, gé-

vu des maladies du système lymphatique, dans l'empâtement des viscères, et en général, dans les

---

néralement redouté, parce qu'il précède presque toujours la destruction : cependant le médecin observateur qui ne précipite rien, qui est actif ou expectant quand il le faut, est forcé, par la nature des choses, de considérer la fièvre comme un instrument très-souvent salutaire, et aussi comme très-souvent impuissant : et par cela même souvent nuisible. *Baillou* a écrit un chapitre exprès, pour expliquer pourquoi plusieurs valétudinaires sont très-vivaces, et résistent aux mêmes maladies qui font succomber des individus très-forts, et qui n'ont jamais été malades : (*Gulg. Ballon. cons. médic. L.* I. *cons.* XLVIII.) il avait fort bien remarqué qu'il est des hommes qui sont pris très-facilement de la fièvre, pour peu qu'ils s'écartent de l'usage ordinaire des six choses non naturelles, tandis que d'autres vivent des quarante et cinquante ans, sans jamais en avoir éprouvé un mouvement; il avait vu aussi qu'il est des individus sujets naturellement tous les ans, à un ou plusieurs jours de fièvre, et que tant ceux-ci que les premiers étaient moins aisément terrassés, que les hommes d'une constitution athlétique. Baillou, trop servilement attaché aux dogmes de *Galien* qui a beaucoup obscurci la doctrine de *Cos*, a donné sur cette différence de résistance aux maladies graves, des explications peu propres, selon moi, à atteindre le but, et dont la véritable raison paraît consister : 1.° en ce que chez les personnes sujettes à des accès de fièvre, il s'est fait à différentes époques de la vie plusieurs actions qui ont rétabli l'harmonie dans le système, qui l'ont débarrassé de matières morbides, qui, sans cela, s'y seraient accumulées lentement : 2.° en ce que la force de réaction

vices provenant d'atonie, s'élever des fièvres périodiques, qui se terminaient à l'avantage du malade, par des crises dans les urines, par les selles, ou sur la peau : véritables fièvres dépuratoires qu'il est dangereux d'arrêter, ou du moins d'arrêter trop tôt, et qui, toutefois, cèdent très-facilement au quinquina et aux amers, au préjudice des malades, et au déshonneur du médecin qui n'a pas su les distinguer. Or, c'est encore là un cas, où les remèdes les plus opposés peuvent se disputer la palme, soit qu'ils n'aient été administrés que lorsque la dépuration était faite, soit par la grande facilité avec laquelle la nature

---

étant proportionnée à l'action, ou à la nature et à la quantité des matières morbides qui doivent être rejetées par une crise, cette force est nécessairement très-grande chez les personnes robustes, malades pour la première fois, lesquelles courent par conséquent le risque d'être étouffées par l'ami même survenu pour les sauver, si l'on n'en modère les efforts. Indépendamment de ce que j'observe tous les jours chez des individus de tout sexe et de tout âge, j'éprouve moi-même chaque année, depuis sept à huit ans, des accès de fièvre catharrale, de plusieurs jours, qui ne me causent aucune inquiétude, et auxquels je n'oppose que le régime, parce que je me porte beaucoup mieux après qu'auparavant. Je ne puis donc que regarder la fièvre, comme un phénomène, jusqu'à un certain point aussi nécessaire à l'homme malade, que l'appétit et l'exercice des sens le sont à l'homme en santé.

peut être interrompue dans les mouvemens qu'elle avait commencés.

J'appelle fièvres *par habitude*, celles qui, comme je l'ai déjà dit, subsistent après la crise, ou après que l'harmonie des fonctions a été rétablie, par suite de cette tendance des mouvemens vitaux à outrepasser le temps utile de leur destination, et à se renouveller périodiquement ; ce qui est commun autant aux fièvres dépuratoires, qu'aux fièvres corruptives, de quelle espèce qu'elles soient. On voit même dans les deux saisons les plus favorables aux fièvres d'accès, le printemps et l'automne, et dans certains pays, les fièvres continues avoir une terminaison de fièvres périodiques. Or, dans tous ces cas, on doit se hâter de recourir aux méthodes propres à faire cesser cette manière d'être de l'action vitale, pour ne pas s'exposer à voir la fièvre subsister très-long-temps, et se jouer ensuite de tous les remèdes.

J'ai vu également chez les individus doués d'une grande mobilité nerveuse, la crainte ou la frayeur subites, être suivies d'un mouvement fébrile, qui, par les mêmes raisons, et sans qu'il y ait rien à dépurer, devient l'origine d'une fièvre intermittente quelquefois de très-longue durée. Une nouvelle passion d'ame un peu forte suffit souvent, comme *Vanswietten* l'a fort bien remarqué, à arrêter ces mouvemens vicieux ; le magnétisme animal, les

amulettes et les paroles superstitieuses dont tant de bons auteurs anciens ont sali leurs traités, peuvent aussi avoir quelques succès ; et c'est pareillement ici le cas d'employer la compression recommandée par le docteur *Samuel Browm*, de la Nouvelle-Orléans en Louisiane, et successivement par un médecin de Valladolid, au moyen d'une bande serrée autour du corps, ou autour des membres par lesquels commence à se faire sentir le frisson, ou le spasme fébrile. Je n'ai pas encore eu occasion de mettre cette méthode en usage dans les fièvres, mais je l'ai expérimentée avec succès dans diverses maladies convulsives, avec lesquelles ont un grand rapport les fièvres purement nerveuses, ou spasmodiques.

On a souvent fait la question s'il convient d'étouffer une fièvre d'accès dès les premiers jours de son invasion : les anciens et ceux qui les suivent sont pour la négative, et ils veulent qu'on laisse passer quelques paroxismes avant de couper la fièvre : plusieurs modernes sont d'un avis contraire ; ce qui dépend de la manière d'envisager les choses. Ces derniers, conduits uniquement par l'expérience, n'accordent rien à la nature ; et les premiers, peut-être lui accordent trop. Mais si je n'ai pas été dans une erreur constante, dans ma manière de voir les fièvres, il devient évident par ce qui a été dit dans cet article, qu'il est des

cas, où il s'opère une dépuration réelle, et où il est dangereux d'étouffer de suite la fièvre ; des cas, où sans être aidée, la nature ne pourrait suffire à résister aux causes de destruction, prêtes à atteindre la vie, et où il n'y a pas à hésiter dans le recours aux médicamens les plus héroïques ; des cas enfin où les mouvemens fébriles sont non-seulement superflus, mais peuvent encore devenir nuisibles, et où il convient d'agir avec célérité, pour rendre l'économie à ses premières habitudes. Fort d'une assez longue expérience, je ne puis douter qu'employé trop tôt dans le premier cas, le quinquina n'ait plusieurs fois contribué à la génération des maladies chroniques ; et comme il n'est pas toujours aisé de saisir l'à-propos, et qu'on court risque, en temporisant, de rendre la fièvre plus opiniâtre, j'ai toujours désiré rencontrer un médicament qui, quoique donné dès le principe, parvint à la faire cesser insensiblement, sans enrayer les effets dépuratifs qui peuvent en résulter : c'est ce que je crois avoir trouvé dans le remède dont il sera question à l'article 4.me.

ARTICLE SECOND.

Coup d'œil sur l'Endémie, l'Épidémie, et sur la cause la plus commune des Fièvres d'Accès actuelles.

DEPUIS qu'il s'est établi l'opinion que les fièvres intermittentes sont dues aux émanations marécageuses, on a cru sans réserve qu'elles devaient être nécessairement endémiques par-tout où il y a des marais ; et moi-même j'ai long-temps redouté des lieux d'aussi fâcheuse renommée, jusqu'à ce que forcé par les circonstances d'y faire un assez long séjour, j'ai appris à corriger par la pratique les extrêmes de la théorie.

Je puis assurer aujourd'hui qu'il n'est pas exactement vrai que les pays marécageux, au moins dans les régions méridionales, soient toujours imprégnés de fièvres : la nature humaine y est accoutumée à un état de relâchement, et je dirai presque d'inertie, avec lequel la vie se continue sans accidens très-graves ; tels les gens de l'art et les servans d'hôpitaux vivent impunément au milieu de tous les miasmes, tandis que des personnes étrangères à ces occupations contractent brusquement des maladies pour être entrées dans

les salles, ou avoir communiqué très-peu de temps avec un malade.

Les pays marécageux ont seulement de plus perfide que les pays secs, 1.° que l'humide y étant mêlé d'émanations septiques, les fièvres y ont plus souvent que par-tout ailleurs un caractère insidieux et malin, contre lequel le praticien doit toujours être en garde, quoique d'ailleurs ni lui ni le malade n'apperçoivent rien de redoutable dans le commencement; 2.° que le tipe périodique accompagne très-souvent les maladies les plus opposées, et qu'on est souvent forcé de terminer ces dernières, (la pleurésie, par exemple, ou la péripneumonie) par l'emploi des fébrifuges; 3.° que lorsque de temps à autre, il s'élève des principes de maladies, qu'on n'a pas encore pu apprécier, la population des lieux entourés de marais, en est davantage opprimée, parce qu'elle a moins de forces vitales pour leur résister. Du reste, pour la fièvre d'accès commune et proprement dite, elle n'y est pas plus endémique qu'ailleurs, et l'on voit au contraire souvent les habitans des contrées sèches, qui auront été imprégnés d'un humide extraordinaire, avoir un plus grand nombre de fiévreux, toute proportion gardée. Il ne faut pas croire non plus que, quoique plus fréquentes dans les marais, les fièvres d'accès insidieuses ne se trouvent que là; elles peuvent naître par-tout, et

j'en ai traité dans les pays les plus sains, parmi des gens propres et aisés, sans qu'on put imaginer au-dehors aucune cause efficiente de la maladie.

Les faits suivans, dont j'ai vu ailleurs les analogues, sont bien propres à nous tenir en suspens contre l'assurance avec laquelle nous sommes toujours tentés de prononcer sur la cause de nos maux.

La ville de Martigues, de laquelle j'écris, est bien loin de jouir des conditions supposées les meilleures pour être à l'abri des fièvres d'accès; excepté que placée sur les canaux par lesquels la mer va former l'étang de *Berre*, elle est très-ventilée par les quatre vents cardinaux. L'air qu'on y respire est toujours humide, et imprégné de mauvaises odeurs qui s'exhalent des ordures et des fumiers qu'on prépare avec grand soin dans les rues, des eaux croupissantes qui sont au voisinage des maisons, et des boues et vases qu'on extrait des canaux, et qu'on verse sur leurs bords, souvent indifféremment dans les heures les plus chaudes de la journée. Il est curieux de voir dans les plus beaux jours de l'année, les dames du lieu, les plus délicates, accroupies délicieusement sur leurs portes, devant un tas de fumier, et devant une ornière ou un ruisseau fangeux, dont les roues de charrette font exhaler les gaz les plus

infects. Point de pente pour l'écoulement des eaux et des ordures liquides ; point d'eau pour laver les rues ; un mauvais pavé ; le tout confié à la bonne nature, et à l'aspiration d'un soleil brûlant ; la fréquence des vents d'est et de sud, portant l'atonie dans toutes les fonctions, et imprégnant d'un humide salé et odorant les vêtemens des hommes et leurs habitations ! Que de causes permanentes de fièvres d'accès, si tels devaient en être les effets nécessaires ! et cependant ces maladies n'y sont pas plus communes que dans d'autres pays réputés plus salubres.

L'hôpital de la ville placé dans le quartier du milieu, qu'on appelle l'île, n'a pas une position des plus avantageuses ; la salle destinée aux hommes libres est peu aérée, très-humide, et imprégnée de fort mauvaises odeurs, dans le temps des vents d'est et de sud. Cependant, on y voit des septuagénaires, habitués sous le titre d'infirmes, depuis un grand nombre d'années, sans avoir jamais contracté les fièvres.

Cet hôpital reçoit, outre les malades de la ville, les ouvriers libres employés à la confection du canal d'Arles, les déserteurs condamnés aux travaux de ce canal, et les gendarmes qui les gardent ; les employés aux douanes, qui gardent les nombreuses salines environnantes, les marins des bâtimens de l'état en station, les soldats et les ca-

nonniers, qui gardent les côtes. Tous ces individus vivent habituellement au milieu des élémens qu'on croit les plus propres à la production des fièvres d'accès : ils sont la plupart mal logés, mal vêtus, mal nourris, et ne boivent que des eaux crues.

Indépendamment des eaux stagnantes, presque toutes salées ou saumâtres, qui croupissent isolément en différens endroits, et dont il s'exhale en été des gaz hydrogenés très-odorans, il y a à l'est de Martigues les marais de Marignane et de Châteauneuf, et au voisinage des travaux des hommes ci-dessus, d'autres marais de l'étendue de plusieurs lieues, dans la direction du nord-ouest, rumb de vent le plus fréquent dans ce pays, et sous lequel se trouvent généralement placés tous les hommes dont je parle. Ce vent, très-froid en hiver, est, en été, chaud et humide, et souvent chargé de mauvaises odeurs, à raison des lieux qu'il traverse.

En 1805, première année de mon séjour dans ces contrées, régnèrent plusieurs maladies graves, que je croyais habituelles au pays : des fièvres malignes très-contagieuses au printemps ; des fièvres d'accès insidieuses, en été et en automne ; en hiver, jusqu'au mois de Mars 1806, des fièvres catharrales malignes, et des pleurésies malignes, qui occasionnèrent grand nombre d'avortemens.

Ces fléaux étaient répandus dans toutes les communes qui entourent l'étang de Berre, dans une circonférence d'environ dix lieues. La fièvre catharrale maligne fut suivie d'un grand nombre de maladies éruptives, parmi les enfans, et même chez les adultes.

L'étang de Berre est environné de collines dont les plus hautes ont environ 150 toises au-dessus du niveau de l'eau; et ces collines sont avant le lever et après le coucher du soleil, recouvertes de brouillards qui s'y attachent, et ne les dépassent pas. Or, j'observai, lors de ces maladies, en parcourant les campagnes, que les villages et les maisons placés sur la hauteur, étaient ceux où il y avait le plus de malades, et plus de mortalité, comme si les émanations septiques transportées par l'air, n'eussent fait que raser les plaines, pour s'élever et s'attacher aux montagnes.

Cependant, il ne s'était passé dans les météores rien d'extraordinaire, à part que les vents d'est et de sud-est régnèrent long-temps avec opiniâtreté; mais ils ont été depuis lors aussi fréquens; nous avons aujourd'hui les mêmes vents, les mêmes brouillards, les mêmes positions, les mêmes marécages, les mêmes habitudes, la même nourriture, et depuis Mars 1806, jusqu'à ce jour, 20 Octobre 1809, aucune maladie n'a régné épidémiquement. Il y a même eu, contre l'ordinaire,

très-peu de fièvres d'accès, depuis cette époque; jusqu'en Juillet 1809.

Je craignais beaucoup pour les déserteurs condamnés, dont les atteliers ont été établis au commencement de l'été de 1806 : gens sortant des cachots, mal propres et mal vêtus, entassés dans un même lieu, et dans un air peu salubre : et cependant, sur 142 hommes, renouvelés six fois depuis l'établissement, il n'en est mort que six à l'hôpital, non de maladie aiguë, mais de maladies chroniques, dont ils étaient atteints en arrivant.

Le bourg de *Marignane*, situé au voisinage de l'étang du même nom, contigu à l'étang de Berre, est non-seulement entouré de marécages très-étendus, qu'une compagnie essaie de dessécher, mais encore ses rues, étroites par elles-mêmes, sont bordées pendant neuf mois de l'année, d'une haie de fumiers qui montent jusqu'au premier étage des maisons, de manière qu'il ne reste pour marcher qu'un passage très-étroit. Ce fumier, source de la fécondité du terroir, est composé d'une algue, à feuilles très-étroites, très-verte, nommée *lapon*, par les habitans, de *Fucus*, de *Sphaignes* et de *Marsyles*, mélangées avec la vase de l'étang dont on les tire journellement. Il s'en exhale une odeur fade, nauséabonde, analogue à celle de l'huile de lin frite, qui me révolte chaque fois que je la respire. Cependant, excepté

dans les cas d'intempérie générale, le lieu de Marignane n'a pas plus de fiévreux que les autres endroits. C'est ce qui fesait soutenir à M.r *Soumaire*, médecin, qui y avait pratiqué pendant trente ans, homme habile et instruit, que les exhalaisons des fumiers et des marais n'étaient pas la cause nécessaire des fièvres, mais que ces maladies étaient produites par une influence étrangère qui occasionnait périodiquement, et au bout d'un certain laps de temps, des épidémies, comme il arrive au Levant, pour la peste, dont la cause est encore inconnue.

Il est certain qu'il règne de temps à autre de ces intempéries, dont on ne peut trop assigner la cause. Les lieux voisins des canaux de navigation sont infectés des fièvres, lorsqu'on nettoie ces canaux mis à sec : ici, depuis des siècles, les choses sont restées en place, et n'éprouvent de la part des changemens athmosphériques que peu de variations.

L'été et l'automne de 1789, avaient été funestes dans cette contrée, par un grand nombre de fièvres d'accès pernicieuses qui firent périr beaucoup de monde. On attribua ces maladies à la mortalité du poisson de l'étang de Berre, que le froid de l'hiver avait fait périr; et dont les nombreux cadavres restés sur les bords, avaient, dit-on, infecté l'air. Il en était arrivé autant après le

froid

froid de 1709. Il y eut une mortalité pareille de poisson, par le froid de l'hiver de 1793, sans être pourtant suivie de mortalité de gens. L'hiver de 1807 à 1808, fit également périr tous les *muges* de l'étang de Berre, et de celui de *Fos*. Les eaux étaient couvertes de poissons flottans et expirans, qui rejetés sur les bords et abandonnés, y subirent la décomposition putride, sans qu'on se mit en peine de les enlever, malgré que l'on en redoutat les effets. Plus de dix mille habitans des environs firent leur nourriture durant plusieurs mois, de ces muges, pêchés morts ou mourans, mangés frais, ou salés. J'avoue que je craignais beaucoup, tant des exhalaisons, que de cette nourriture, dont il ne résulta cependant aucun inconvénient.

C'est ainsi que malgré le grave et méthodique examen que font tous les auteurs des qualités bonnes ou mauvaises de ce qu'on nomme les *six choses non naturelles*, ils ne sont pourtant rien moins qu'heureux dans les explications qu'ils donnent de la cause des maladies, puisqu'elles arrivent souvent sans être précédées des conditions qui devaient les provoquer, et que s'il échoit une fois que ces conditions accompagnent la maladie, on les voit revenir cent fois sans être suivies des mêmes accidens. L'on peut voir en effet dans les tableaux des constitutions météorologiques de chaque pays,

que presque jamais les éclipses, les vapeurs rouges, les brouillards épais, secs, humides, ou pulvérulens, la permanence ou la série de certains vents, du froid, du chaud, du sec ou de l'humide, etc., etc.; n'ont produit ces terribles maladies populaires, que la croyance de trente siècles leur a attribuées. On peut voir de même dans l'histoire, que la présence des cadavres des hommes et des animaux, que les médecins ont toujours regardés comme les plus propres à produire, après les combats, les maladies pestilentielles, ne les produit cependant pas toujours : eh ! dans quel temps a-t-on oui parler d'un aussi grand nombre d'hommes restés sur le champ de bataille, dans tant de combats qui se succèdent depuis vingt ans dans cette malheureuse Europe, sans que pourtant les nations aient encore eu le sort de se voir décimer par ces terribles maladies qui ont fait plus de cinquante fois le tour du monde, depuis *Auguste*, jusqu'à 1720, et à qui l'on assignait les mêmes causes qui subsistent de nos jours !

Ces réflexions me font rappeler avoir lu autrefois : qu'Alexandrette, ville entourée de marais, est souvent exempte de la peste, quoique ses environs en soient attaqués; que dans une peste de Lyon, les rues couvertes de boue en étaient moins infectées, ainsi qu'il arriva à Marseille, dans celle de 1720, pour les quartiers des tanneurs, des

tripiers, et des chamoiseurs; qu'enfin, dans celle de Londres, sous *Charles II*, les médecins conseillèrent, avec grand succès, d'ouvrir les tombeaux! C'est sans doute de pareils souvenirs qui ont fait recommander, et même ordonner par autorité publique, dans les états-unis d'Amérique, les substances alcalines, fixes et volatiles, pour la désinfection des vaisseaux et des maisons; tandis qu'en Europe, par un système contraire, on fait prôner les acides, sous différentes formes!

Il est une cause plus sensible, et qui m'a paru la plus commune de la plupart des maladies sporadiques et intercurrentes, et principalement des fièvres d'accès non populaires; c'est l'impression brusque de l'humidité sur des corps qui n'y sont pas accoutumés, et la suppression rapide, qui s'en suit, de la transpiration.

L'été de cette année, 1809, a fourni à l'hôpital beaucoup plus de fiévreux que celui des trois années antécédentes. La plupart des soldats, des gendarmes, et des marins, nouvellement arrivés, ainsi que les nouveaux ouvriers, soit libres soit condamnés, employés à la confection du canal d'Arles, furent attaqués des fièvres d'accès, tierces et quotidiennes. Les soldats Suisses, sur-tout, envoyés pour garder la côte, ne furent pas épargnés. Cependant ces fivères se bornèrent aux étrangers, et l'on n'en vit qu'un très-petit nombre à la ville;

dans les campagnes, et aux communes environnantes. J'observai aussi, ce qui est digne de remarque, que les anciens ouvriers du canal, et autres, qui avaient été fort maltraités les années précédentes, en furent exempts cette année.

Or, en portant mes regards sur les années antérieures et sur celle-ci, je trouvai que l'automne et l'hiver de 1804 avaient été très-pluvieux, ce qui avait pu donner lieu aux maladies de 1805; que les années 1806, 1807 et 1808, avaient été très-sèches; et que le printemps et l'été de 1809, avaient été pluvieux; non par des pluies à verses, comme en 1804, où les eaux des canaux débordèrent dans les rues de Martigues, mais par des petites pluies fréquentes et froides, qui retardèrent la maturité des recoltes, et qui jointes aux vents violens qui leur succèdent ordinairement dans ces contrées, ont détruit tous les fruits, lesquels avaient été abondans les années antérieures.

Tous les fébricitans m'annonçaient que leur maladie avait commencé par de légers frissons qui se répétaient souvent, par une pesanteur de tête et des lassitudes, comme lorsqu'on est simplement enrhumé, ce qui les avait induit en erreur, et les avait empêché d'entrer de meilleure heure à l'hôpital. Effectivement, dans plusieurs, la maladie ne se montrait les premiers jours que comme une fièvre catharrale simple; puis, tout à-coup, elle prenait le

caractère prononcé de la fièvre d'accès; mais, il y avait toujours cette différence que je n'avais pas remarquée les années précédentes; c'est que la tête conservait une pesanteur, avec un bruit dans les oreilles, dans l'intervalle des accès, et même plusieurs jours après que la fièvre avait cessé entièrement; au point que je me décidai, chez quelques malades, à faire placer un exutoire derrière les oreilles, ce qui était suivi d'un soulagement rapide, à mesure que l'écoulement augmentait. Ces fièvres avaient ceci de particulier, c'est que ceux qui en étaient atteints ne paraissaient pas malades, et que même long-temps après leur invasion, le visage ne présentait aucune de ces altérations ordinaires dans plusieurs autres fièvres. J'obtins par conséquent une preuve qu'il n'y avait ici rien de malin, mais que j'avais à combattre un rhume du cerveau (maladie, par ses suites, plus grave qu'on ne pense, et à laquelle les auteurs ne font pas assez d'attention) et une fièvre d'accès catharrale. Je fus encore plus confirmé dans cette opinion aux derniers jours de Septembre, époque où commencèrent à régner les vents du nord, et nord-ouest, et les froids, et où à la place des fièvres d'accès, nous eumes des toux, et des ophtalmies séreuses.

Les malades que je soignai hors de l'hôpital, m'accusèrent également qu'ils ne pouvaient assigner d'autre cause à leur fièvre, sinon de s'être refroidis après avoir été au soleil, ce dont ils avaient été aussi-tôt

avertis par une sensation de froid à la tête, et tout le long de l'épine du dos.

Dans tous les pays, on est particulièrement exposé à prendre les fièvres, lorsqu'après une journée chaude, l'on s'expose à la fraîcheur des nuits; lorsque vêtu trop légèrement, on passe du soleil à l'ombre, d'un endroit chaud dans un lieu frais. J'ai peu vus de paysans attaqués de la fièvre, lorsque, comme dit *Cullen*, ils ouvrent les entrailles de la terre, pour la préparer à recevoir la semence; mais j'en ai vu beaucoup, après avoir dormi en plein air pour garder la moisson qui attend le foulage. Un peu de voyages et d'expérience, suffit pour convaincre qu'il n'est pas besoin de recourir aux émanations des marais pour obtenir des fièvres intermittentes. J'ai vu des villages secs et très-escarpés, mais pouvant être atteints des brouillards qui s'élèvent en certains temps, de la mer ou d'une rivière, être infectés alors de fièvres intermittentes, quoique d'ailleurs les habitans fussent plutôt sujets à des maladies très-aiguës.

Il m'a semblé appercevoir une grande analogie entre les fièvres catharrales et les fièvres intermittentes : les unes et les autres sont communes dans les températures humides, et dans les pays humides; elles se succèdent réciproquement, et j'ai souvent dû terminer les fièvres catharrales par l'administration du quinquina.

Je désire sur-tout que les jeunes médecins fassent attention que la constitution catharrale règne depuis environ 1600. En examinant le tableau des maladies

épidémiques qu'on a observées en Europe depuis cette époque, on voit que les trois quarts appartiennent aux affections catharrales, revêtues de toutes les formes. Il serait déplacé ici de dire ce que je pense là-dessus, mais il est évident que cette constitution a produit de grands changemens dans la nature et le traitement des maladies.

Toutefois, qu'on ne croie pas que le génie catharral se rencontre toujours isolé, comme nous l'isolons dans nos livres; de même qu'on n'observe pas des tempéramens purs, dans l'état de santé, il est rare également de trouver un caractère unique dans celui de maladie; mais la constitution principale est modifiée, altérée, par des accessoires, bilieux, inflammatoires, etc., nés de la nature du sujet, de son genre de vie, de la saison, etc., auxquels il faut avoir beaucoup d'égards pour pratiquer avec sûreté. Ainsi, l'on verra à l'article 4.me, que dans les fièvres de cette année, j'ai dû tantôt faire ouvrir la veine, tantôt employer les émétiques et les purgatifs, qui n'avaient pas été autant nécessaires les années précédentes, où l'abondance des fruits avait empêché l'amas des sucs biliaires qu'on observait cette fois dans la plupart des malades.

C'est principalement dans les fièvres d'accès catharrales qu'on emploiera avec succès *l'arséniate de soude*, dont les propriétés sur le corps vivant seront particulièrement détaillées à l'article 5me. Ces fièvres, qui ne dépendent pas toujours du simple état morbide des

membranes muqueuses, mais qui ont quelquefois pour cause immédiate une pituite ténace, visqueuse, et même *vitrée*, comme s'exprimaient les anciens, que la nature cherche à élaborer et à pousser au-dehors, ont besoin d'une méthode incisive, et légèrement excitante, qui, sans trop brusquer, favorise les opérations de l'action vitale.

N'oublions jamais non plus, comme je l'ai déjà dit, lorsque nous pratiquons dans les pays de marécages, qu'un principe septique peut se trouver uni à l'humide, et que la fièvre la plus simple, peut devenir tout-à-coup pernicieuse, qu'ainsi il faut toujours être à l'observation des forces vitales, pour les soutenir, les aider, et provoquer une réaction suffisante. L'on conçoit que les bouillons, les tisanes et les eaux distillées sont peu propres à cet effet. Les alimens succulens, piquans, aromatiques, conviennent plus particulièrement dans les climats humides : plusieurs se guérissent de la fièvre, en faisant des excès, et les ivrognes en sont plus rarement attaqués. Las d'une longue diète, je m'en suis guéri autrefois, en mangeant un gros saucisson tout entier. Quant aux médicamens, il est évident qu'ils doivent être choisis et dirigés suivant les mêmes principes; que c'est agir sans raison, que de troubler et d'émousser les forces digestives par des substances inertes, désagréables, et qui sont loin de ce grand but de la médecine-pratique, de guérir *citò*, *tutò et jucundè*.

ARTICLE TROISIÈME.

Épreuves de différens remèdes contre les Fièvres, tels que les amers, l'écorce de marronnier, l'angustura, etc., etc.

Après avoir fait distinguer, pour parvenir heureusement à la guérison des fièvres, deux objets très-essentiels, et très-différens, *la cause matérielle* de la fièvre, ou *ce qui la complique* et *la périodicité* : et après avoir démontré par l'expérience et le raisonnement que la saignée et les évacuans enlèvent quelquefois la première, et tranchent ainsi le fil des paroxismes, lorsqu'ils n'ont pas déjà été répétées ; nous allons passer successivement à l'examen des remèdes antiparoxistiques proprement dits, soit spécifiques ; et l'on verra aisément que très-peu sont réellement dignes de ce nom.

Je suis loin d'avoir épuisé tous les moyens vantés et proposés par les différens auteurs, dont on peut voir dans tous les livres une longue énumération : l'usage d'ailleurs presque exclusif que l'on fait depuis long-temps du quinquina, a fait oublier, comme je l'ai déjà dit, plusieurs arcanes peut-être puissans, enfantés par les disciples des

différentes écoles, et que *Michel Ettmuller* a consignés dans sa pratique générale. Le mauvais quinquina qu'on nous fournissait à l'armée d'Italie, en 1796, me donna lieu à commencer à lui chercher des succédanés, travail auquel j'ai dû depuis lors me livrer continuellement, ayant toujours habité des pays où les fièvres sont communes. L'année de 1805, m'obligea surtout, à mettre de l'activité dans mes recherches, l'été de cette année ayant été fécond dans ces contrées, en fièvres d'accès pernicieuses, c'est-à-dire, compliquées d'accidens fâcheux, qui traînèrent à leur suite pendant l'automne, grand nombre de fièvres intermittentes simples. Les ouvriers du canal d'Arles, au nombre de plus de cent, et parmi eux, plus particulièrement les charretiers, remplirent les salles de l'hôpital de Martigues ; mais cet hôpital étant très-pauvre, et ayant consommé durant l'été, beaucoup de quinquina pour le traitement des fièvres pernicieuses, il fallut se décider à ménager cette écorce, devenue d'ailleurs fort rare et fort chère, et à tenter d'autres moyens pour la suppléer.

Je mis d'abord en usage les différentes plantes indigènes, amères, pures, amères-aromatiques, astringentes, astringentes-amères, etc., telles que la *centaurée*, la *gentiane*, l'*eupatoire*, le *treffle d'eau*, la *camomille*, l'*absinthe*, le *meum*, le

ıarrube, le *chamædris*, l'écorce de *saule blanc*, ı racine de *benoîte*, les feuilles et les somıités des jeunes tiges de *sumac des corroyeurs*. ;es diverses plantes ont été administrées à plusieurs ıalades, en substance et en décoction, isolément t conjointement, souvent avec addition de sel 'absinthe et de muriate ammoniacal, sans qu'il n soit résulté aucun effet satisfaisant.

J'en excepte le chamædris, qui a dissipé trèsıromptement deux fièvres tierces, bouilli à la dose 'une once, dans huit onces d'eau ; mais c'est un emède violent, très-désagréable, et extrêmement haud, qui agit comme le *genepi* de nos alpes, *artemisia rupestris. L.*) en excitant une abonlante diaphorèse, durant laquelle il y a un grand rouble dans les fonctions. Peut-être que le chaıædris de ces contrées est plus amer et plus aroıatique que celui des régions moins méridionaes. Il faut, au surplus, l'administrer à haute dose.

Il faut cependant convenir que, si les amers et es aromatiques indigènes font peu ou point d'ef'et, étant administrés seuls, ils acquièrent une :ertaine valeur, et ils sont supportés plus aiséıent par l'estomac, lorsqu'on leur ajoute un peu le quinquina. Il en résulte alors une préparation ›lus efficace que si l'on n'avait donné que les amers, ›u que la dose de quinquina qui entre dans la :omposition. J'avais fait préparer dans ce but pour

l'hôpital, une poudre fébrifuge assez analogue à celle de *Batt*, excepté que j'y ai ajouté de l'écorce de chêne vert. Cette poudre est composée de six plantes différentes, amères, astringentes, et aromatiques, et d'une partie de bon quinquina. Je l'administre à la dose d'une once dans l'intervalle apyrétique de la fièvre tierce, et à celle de deux onces dans la fièvre quarte, ce qui m'a réussi huit à dix fois. J'ai également réussi par les mêmes plantes et la même dose de quinquina, en décoction, plus l'addition d'une dragme de sel ammoniac et d'écorces d'oranges, à guérir en huit jours de temps chez une vieille dame, une fièvre quarte de quatorze mois, qui avait résisté au quinquina seul, et dont chaque paroxisme était accompagné de la suffocation et de l'expectoration d'une quantité énorme de glaires de toutes couleurs. Mais je n'ai pas toujours été aussi heureux ; d'ailleurs, il me fallait six onces de poudre pour chaque cas, ce qui devenait encore dispendieux, et ce qui était très-dégoûtant pour les malades. J'ai donc fini par abandonner ce remède, du moins à l'hôpital, depuis que je me suis assuré des bons effets de l'*arséniate de soude*, beaucoup plus certain, plus agréable et infiniment moins dispendieux.

J'observerai, en passant, que le pharmacien de Marseille, chargé de préparer ma poudre, nous ayant envoyé une fois, par mégarde, la poudre

fébrifuge d'*Helvétius*, au lieu de celle de ma prescription, cette poudre fut absolument sans effet.

J'ai voulu répéter ici l'expérience que j'avais déjà faite dans les hôpitaux du Mantouan, savoir, de combiner, d'après l'analyse chimique du quinquina, dans différentes proportions, de la poudre de noix de galle, avec de la poudre de racine de gentiane, dont on prépare des bols, avec le sirop d'absinthe ; ce qui ne m'a pas plus réussi ici qu'ailleurs. J'ai ajouté ensuite de l'opium à cette préparation, et il n'en est résulté d'autre avantage que celui qu'on obtient avec l'opium pur.

L'opiate de *Boucher de l'Isle*, a été employé souvent lorsque l'empâtement était joint à la fièvre, sans avoir toujours dans mes mains soutenu sa réputation ; et je me suis assuré qu'en remplaçant le quinquina qui fait la base de cet opiat, par de la poudre de gentiane pure, le tartrite antimonié, et les autres sels restent sans vertu fébrifuge.

Je n'ai pas été tenté d'essayer dans ces contrées la gélatine animale pronée par M.r *Seguin*. Quand même cette substance, difficile à obtenir en quantité dans ces pays arides, n'eût pas eu cet inconvénient, j'en eusse été dégoûté par le rapport peu favorable, fait à l'Institut national, le 4 Nivôse an XII, par M.r *Hallé*, ensuite de cinquante-huit cas de fièvres d'accès, où la gélatine avait été employée.

L'assurance avec laquelle les papiers publics donnèrent, à plusieurs reprises, l'écorce du marronnier d'Inde pour un bon fébrifuge, me détermina enfin à l'essayer, quoique je susse que cette écorce, déjà vantée autrefois, avait été reconnue inefficace dans les fièvres d'automne. J'en fis donc cueillir dans le mois de Mai 1808, sur de jeunes branches, une certaine quantité qui me produisit sept onces et cinq dragmes de poudre très-fine. Cette quantité a été consommée dans le mois d'Août suivant, dans l'espace de trois jours, par deux déserteurs condamnés, attaqués de fièvre tierce. A chaque prise qui était de deux dragmes, et que je fesais avaler de deux en deux heures, dans l'intervalle des accès, il y avait des nausées, des tiraillemens d'estomac et des vomissemens. Les accès cependant ne furent en aucune manière diminués, et je dus achever le traitement avec l'arséniate de soude. Depuis lors, je n'ai pas eu le courage d'employer de nouvelle écorce de marronnier, ayant d'autres remèdes plus sûrs et plus agréables. On peut voir, au surplus, au n.° 153 du Journal général de Médecine, Mai 1809, que les expériences faites à Varsovie avec cette écorce, par M.r *Bourges*, Médecin de la grande armée, n'ont pas été plus heureuses.

J'ai essayé à diverses reprises l'écorce d'*Angustura.* Il en était arrivé une pacotille à Marseille,

dans le printemps de 1805, qui fût débitée pour du quinquina orange, et je la vis pour la première fois chez un apothicaire de Marignane, dans le mois de Juin de la même année. J'avais été appellé à cette endroit pour une fille attaquée de fièvre rémittante, dont les symptômes étaient très-pressans. Voulant profiter d'un moment lucide, j'envoyai chercher une once de quinquina en poudre, et l'on m'apporta de l'angusture que je ne connaissais pas encore sous ce nom, mais que je déclarai n'être pas le remède que je demandais, à cause de la couleur, de la saveur et de l'odeur, différentes des qualités du quinquina. Heureusement qu'un particulier avait encore un peu de la véritable écorce du Pérou, ce qui sauva la malade. Je résolus néanmoins d'essayer l'angusture à l'hôpital de Martigues, et je commençai à la mettre en expérience, le 18 Septembre de la susdite année 1805, sur deux canonniers et un berger, attaqués de fièvre tierce depuis quinze jours. J'en donnai d'abord une demie dragme par fois, trois fois le jour, et successivement jusqu'à une dragme et demie par prise, ce qui produisait presque chaque fois des douleurs d'estomac et des vomissemens. Sept onces furent employées de cette manière, et inutilement. J'ai répété depuis lors à diverses reprises la même expérience, et après avoir employé environ une livre et demie d'écorce d'angusture, j'y ai renoncé,

Je dois ajouter que, dans mes observations, cette substance m'a paru suspecte, par la dispepsie, et autres inconvéniens qu'elle produit, et qui rapprochent ses effets de ceux de la *fève de St. Ignace*.

Il est aussi entré, il y a environ deux ans, dans le commerce de ces contrées, un quinquina à écorce épaisse, ligneuse, jaune, d'un goût très-amer, astringent, teignant la salive d'un jaune foncé, et ne coûtant à Marseille que 40 à 50 f. la livre, ce qui est la moitié meilleur marché que le prix du quinquina rouge usité jusqu'à présent. Cette écorce paraissant, d'après l'analyse chimique, devoir jouir des mêmes propriétés que les meilleures espèces de quinquina, j'en avais fait acheter deux livres pour l'hôpital; et l'ayant administrée d'abord à la dose ordinaire du bon quinquina, ensuite à double dose, je l'ai reconnue pour n'avoir aucune vertu fébrifuge, et j'ai dû terminer avec l'arséniate de soude, les fièvres contre lesquelles elle était dirigée. Nouvelle preuve que l'analyse chimique est un juge infidelle de la bonté des médicamens!

L'opium, ou ses préparations, est de tous les médicamens, le plus ancien dans le traitement des fièvres. *Galien* guérissait les fièvres quartes, en donnant premièrement un vomitif, le lendemain du suc d'absinthe et de la thériaque, deux heures avant le paroxisme. Telle a été souvent aussi la

la pratique de *Rivière* et d'*Ettmuler* , surtout , lorsque la fièvre était reconnue plutôt un effet d'habitude , que d'aucun foyer morbifique. L'usage de l'opium n'a cependant jamais été aussi commun, surtout en Allemagne , que depuis l'espèce de réformation introduite par *Brown*. On prépare dans les hòpitaux de Vienne et de Munich la mixture suivante, avec laquelle on prétend guérir en sept à huit jours les fièvres intermittentes , sans aucun évacuant : teinture aqueuse de cannelle, deux onces , teinture thébaique , préparée à la manière d'*Echard* , (contenant un grain d'opium par trois gouttes) trois dragmes à demie once. On fait prendre de cinq en cinq minutes cinquante gouttes de cette préparation en commençant , et on porte la dose jusqu'à deux cents cinquante gouttes. Cette méthode est très-utile dans tous les cas de spasme établi dans un viscère noble , et surtout à la tête , et je la réserve pour les cas majeurs , où je ne suis pas à temps d'employer tel autre fébrifuge , ainsi que j'en ai donné quelques exemples dans mon ouvrage sur l'apoplexie : autrement , je ne crois ni utile ni prudent d'y recourir indifféremment , parce qu'en étouffant ainsi les mouvemens fébriles , elle peut doubler les fièvres simples , et produire des conjestions fâcheuses. Il m'est souvent arrivé , à l'exemple de *Sydenham* et de *Pringle* , de faire prendre dans les fièvres opiniâtres , et que

je croyais n'être plus que d'habitude, une heure avant le froid, vingt-quatre grains de poudre de serpentaire de Virginie, dans deux onces de vin blanc, avec vingt-quatre gouttes de laudanum liquide, après avoir bien fait couvrir le malade; les effets de ce remède sont d'abréger, et quelquefois même d'empêcher le froid, de modérer, en général, beaucoup l'accès fébrile, de pouvoir même en quelques circonstances le prévenir, ce que je n'ai pourtant vu arriver que deux fois, sur environ vingt expériences.

L'eau froide, en boisson, en aspersion, en immersion et en fomentation, a été nouvellement recommandée par divers médecins allemands, d'abord contre le *typhus*, et successivement contre toute espèce de fièvres : dernièrement des médecins de cette nation et de la nation anglaise, ont conseillé de donner de l'eau froide de demie heure en demie heure, pour prévenir le paroxisme, comme on l'avait conseillé pour la goutte. *Hippocrate* recommandait les fomentations avec l'eau froide, dans la fièvre *lypirie*. On sait qu'elle était très en usage du temps de *Celse*. *Alexandre de Tralles* faisait, deux heures avant l'accès, manger du melon, et boire beaucoup froid. C'était la pratique des médecins arabes, et surtout de *Rhasés*, d'employer l'eau à la glace dans les fièvres chaudes, pratique encore usitée des médecins persans, au

rapport de *Bruce*. Dans le fait, l'eau froide peut, chez un sujet robuste attaqué d'une débilité accidentelle, produite par des miasmes septiques, appeler la fièvre, c'est-à-dire, produire le frisson suivi d'une réaction puissante ; mais son application soit au-dehors soit au-dedans exige une grande prudence. Elle m'a été très-utile dans des cas d'hémorrhagie passive, et dans quelques cas de *typhus*, notamment dans celui-ci : appellé dans la nuit du 21 Juillet 1807, (le thermomètre étant à 25 degrés) pour donner des secours à un ancien Capitaiue marin, nommé *Giniés*, âgé de 60 ans, homme robuste, qui était revenu ce jour même de la pêche du thon ; je trouvai un homme défaillant, ayant les extrémités supérieures et inférieures roides et comme gelées, le pouls vermiculaire et fugace, le tronc et la tête couverts d'une sueur qui coulait depuis plusieurs heures, à grosses gouttes. Étonné moi-même de cet état arrivé si rapidement, et craignant que les remèdes internes n'eussent pas un effet assez prompt, je fis couvrir la poitrine et le ventre de serviettes trempées dans l'eau de puits, (puits saumâtre, comme ils le sont tous ici, dont l'eau est plus froide que l'eau commune.) Je fis, au contraire, chauffer les extrémités, et appliquer des vésicatoires aux jambes. Je prescrivis en même-temps une potion cordiale, dont le laudanum liquide, à grande dose, était la base, à prendre à

cuillerées de quart d'heure, en quart d'heure. Le 22, plus de sueur, chaleur égale, pouls fébrile et dévéloppé. Guéri le 27, et s'est toujours bien porté jusqu'à présent.

On peut, à juste titre, appliquer à la goutte ce que nous avons dit des fièvres d'accès ; on ne peut que gémir de voir l'empirisme avec lequel on traite une maladie très-différente dans les différens sujets. Je donnai des soins, il y a quelques années, à un Lieutenant de Gendarmerie, nommé *Chapuis*, vieux goutteux, qui voulut absolument sur la foi des papiers publics, et contre mon gré, faire l'expérience de la boisson d'une quantité considérable d'eau, d'où résulta une goutte remontée, à laquelle il succomba. Quant à l'usage de l'eau froide dans les fièvres d'accés, j'en ai été dégoûté par l'observation suivante : dans l'hiver de 1806, la fille d'un Chasse-marais, nommée *Olive*, aujourd'hui mariée, ayant alors 18 ans, et d'une constitution très-robuste, fût attaquée à la suite d'une frayeur, de la fièvre tierce, pour laquelle un passant lui conseilla la boisson successive de cinq verres d'eau froide, peu avant le frisson, à faire pendant trois jours consécutifs, ce qui fût exécuté. Froid plus intense, mais plus court ; chaleur extraordinaire qui succède ; oppression ; sentiment douloureux aux précœurs ; sueur considérable. La fièvre cessa d'elle même au sixième accès, depuis l'eau froide, mais elle laissa

une céphalagie habituelle, avec rougeur du visage; battement des carotides, hémorrhagie nasale fréquente, et accidens épileptiques, d'abord la nuit en dormant, ensuite plusieurs fois dans le jour, dont j'ai diminué l'intensité, sans les dissiper complètement, la malade, espèce de brute, s'étant refusée à continuer les remèdes.

Les substances végétales n'ayant pas toujours répondu à l'attente des médecins, ils ont puisé dans les différentes classes du règne minéral; les sels fixes et volatils, les terres absorbantes, l'alun, le soufre et les différens métaux ont été mis tour à tour en expérience; l'on sait qu'à l'armée, les soldats se servent volontiers de la poudre à canon, contre les fièvres intermittentes, laquelle est loin de réussir toujours. Parmi les métaux, on a employé l'antimoine, le zinc, le mercure, le fer, le cuivre, le plomb, l'arsenic. L'antimoine diaphorétique, le mercure de vie, et les diverses préparations martiales, ont été beaucoup préconisées par leurs premiers inventeurs. Il est à ma connaissance que des charlatans, et même des gens de l'art ont guéri quelques fièvres d'accès avec des cristaux de vitriol en pilules, ou en dissolution. Mon collégue M.r *Valentin* nous apprend dans une notice lue à l'Académie de Marseille, le 1.er Mai 1808, que dans les États-Unis d'Amérique, le Docteur *Fsirth* a obtenu des résultats très-avan-

fageux contre ces fièvres, du mélange du sulfate de zinc et de l'extrait de jusquiame, donnés chaque trois à quatre heures, à la dose de trois à quatre grains du sulfate, et d'un à trois grains de l'extrait. On lit dans le 34.me tome du Journal général de médecine, n.° 149, que Mr *Marc*, médecin à Paris, a guéri six malades de fièvre d'accès, avec la solution d'un gros de sulfate de fer, dans une pinte d'eau, à boire en deux jours, sans que cette dose assez forte ait produit les vomissemens ordinaires, accidens qu'il attribue à ce qu'on s'était servi dans les autres cas d'un sulfate mêlé de cuivre; il conseille, en conséquence, d'employer un sel très-pur, foncé en couleur. Ces observations nouvelles sur la propriété fébrifuge du fer et du zinc méritent la plus grande attention; mais s'il est une préparation moins désagréable, aussi innocente, et dont les vertus soient attestées par un très-grand nombre d'expériences, ne devons-nous pas lui donner la préférence? C'est ce qui m'a détourné d'en faire des essais, d'autant plus qu'on lira à l'article suivant, qu'ayant employé (ce que je fais quelquefois) dans une hydropisie par atonie, du sulfate de fer à la dose de 30 à 40 grains par jour, chez une femme qui était sans fièvre, la fièvre tierce lui est néanmoins survenue, et n'a été guérie que par l'*arséniate de soude*.

J'ai trouvé que le mercure peut réellement agir

comme fébrifuge, non-seulement lorsque la fièvre est un symptôme de la syphilis, mais encore lorsqu'elle en est entièrement indépendante. Sur le rapport d'un de mes anciens collègues aux armées, fait à la Société de Médecine de Marseille, qu'il était parvenu à guérir quelques fièvres quartes opiniâtres, sans soupçon de vérole, avec le *muriate mercuriel doux*, à l'hôpital d'Alexandrie, en Piémont, je résolus au mois d'Août 1805, de tenter ce moyen pour guérir une demoiselle de Martigues, âgée de 50 ans, d'un tempérament sec et bilieux, affligée depuis 22 mois d'une fièvre quarte qui avait résisté à tous les remèdes. Deux dragmes de *mercure doux* furent distribuées en pilules de cinq grains, dont la malade prenait deux par jour, le jour d'intermission, et une seulement le jour de l'accès. Le quatrième jour, le pouls commença à s'élever et à devenir plus fréquent dans l'intervalle des accès; et les deux accès qui suivirent les premières prises, furent en même-temps plus courts. Au sixième jour, engorgement des gencives et des glandes salivaires; au dixième jour, jour de fièvre, point de paroxisme, et la demoiselle s'est toujours très bien portée depuis lors jusqu'à présent, même mieux qu'avant ses fièvres; mais il s'était établi une salivation considérable qui dura plus de quinze jours, avec une difficulté d'avaler, qui faisait re-

gretter la fièvre, et que je ne parvins à dissiper qu'avec beaucoup de peine.

Une jeune servante attaquée aussi de fièvre quarte avec suppression et enflure notable du bas-ventre, et visage jaune, prit également dans ce temps-là des mêmes pilules qui produisirent l'engorgement des glandes salivaires, sans salivation. Elle fut guérie de tous ces maux au bout d'un mois, après avoir pris une once entière de *mercure doux*.

Le 1.er Septembre de la même année, je prescrivis ce remède à un canonnier garde-côte, âgé de 36 ans, malade à l'hôpital, de la fièvre quarte qui durait depuis quatorze mois. Il fût parfaitement guéri avec deux dragmes de *mercure doux*, et sans récidive; mais ce ne fût aussi qu'après l'engorgement des glandes sublinguales et maxillaires, et la salivation.

J'employai le même traitement sur un autre canonnier, mais en vain : le mercure passait par les selles, et ne se répandait pas dans le système; le pouls restait lent dans les intervalles. J'avais donc la conviction que le mercure ne pouvait guérir la fièvre qu'en occasionnant une autre incommodité très-désagréable : et comme je reconnus bientôt que les préparations arsenicales opéraient plus sûrement sans être accompagnées des mêmes inconvéniens, je renonçai dès-lors au mercure comme fébrifuge, lorsqu'il n'y a pas complication de vérole.

Il me restait déjà cependant l'acquisition d'une vé-

rité qui n'est pas à dédaigner, et qui peut conduire à d'heureux résultats ; savoir : *que les substances métalliques peuvent être d'aussi bons fébrifuges, que les végétaux les plus estimés.*

ARTICLE QUATRIÈME.

Expériences avec les préparations arsenicales.

Il y a plus d'un siècle qu'on a reconnu des vertus fébrifuges à l'arsenic, administré intérieurement dans les fièvres d'accès rebelles, et depuis le temps d'*Alexandre de Tralles*, ce métal est toujours entré dans la composition des parfums et des amulettes, employés contre la peste et contre ces fièvres. *Avicenne* et *Mésué* s'en servaient dans l'asthme ; ils l'employaient en fumigations, et ils le faisaient entrer dans la composition des pilules anti-asthmatiques. *Savonarola*, habile Médecin du 16me. siècle, disait que c'était un bon remède, employé en petite quantité ; mais qu'il n'osait pas s'en servir, *propter vulgus*, par crainte du qu'en dira-t-on ; il nous apprend néanmoins que *Gentilis*, autre habile Médecin de ce temps-là, s'en trouvait très-bien dans la même maladie, et qu'il l'employait en fumigations qu'on croyait moins dangereuses. (*Savo-*

narol. practica major, p. 120 et 136. *H.*) On peut lire dans les Mémoires de Messieurs *Valentin* et *Desgranges*, insérés dans les tomes 28, 29 et 30, du journal général de médecine de Paris, la nomenclature des diverses préparations arsenicales, et la liste nombreuse des médecins recommandables, de tous les pays, qui ont loué ces préparations, comme aussi la liste très-nombreuse de médecins non moins respectables, qui se sont élevés contre l'admission de l'arsenic, dans l'usage de la médecine. Depuis la publication de ces mémoires, on en a vu un autre au tome 32.me du même journal, pag. 5, de M.r *Claude Thiébault*, médecin de la ville et de l'hôpital de Bruyère, contenant des réflexions contre l'usage de l'arsenic, appuyées non de l'expérience, mais du raisonnement, et de l'autorité de plusieurs médecins et chimistes qui condamnent ce métal, même de mon propre témoignage, dans mon traité de médecine légale, au chapitre des poisons. — Un second, tome 33, pag. 3, de M.r *André Bry*, médecin d'Angers; un troisième, au tome 34, pag. 270, de M.r *Pourcelot*, Médicin à Gournay, contenant, l'un et l'autre, l'apologie de ce médicament, et prouvant par des faits son efficacité, et sa parfaite *inocuitté*. Un quatrième, au tome 36, pag. 360, de M.r *J. C. Dupont*, (des Landes) constatant également la vertu fébri-

fuge de l'arsenic, et la sûreté de son emploi, avec un rapport avantageux, lu à la société de médecine, le 20 Juin 1809, par M.r *Beauchène.* Le même n.° du journal, (157) parle de la guérison du trisme chronique, opérée par l'arséniate de potasse, à fortes doses, entre les mains du docteur *Hull*, de Manchester, guérison que n'avait pu opérer peu auparavant, dans un cas analogue, le mercure, l'opium, et autres remèdes employés communément dans le Tétanos. Enfin, les journaux de médecine, Anglais, et Américains, annoncent depuis long-temps que l'arsenic est devenu aussi familier entre les mains des médecins de ces contrées, que le sont dans les nôtres le quinquina et le mercure.

On ne peut certainement user en médecine de trop de circonspection, et on ne peut qu'applaudir, jusqu'à un certain point, au zèle de ceux qui n'ayant pas pour eux l'expérience, témoignent leurs alarmes sur l'emploi d'une substance qui ne peut leur être connue que par son mauvais côté: j'ai donc aussi, jeune encore, partagé toute l'horreur qu'inspire le seul nom d'arsenic, et ce n'a été qu'après une longue expérience sur bien d'autres poisons, devenus d'excellens médicamens dans les mains de mes dévanciers et dans les miennes; ce n'a été aussi que poussé par la force des circonstances, et obligé de guérir sans quinquina,

que je me suis déterminé à sécouer un préjugé qui eut pu devenir funeste à mes malades ! Avec quelle timidité, et quelle circonspection, n'ont pas dû être administrées les premières doses de sublimé corrosif, de ciguë, etc., etc. ? Plus heureux que ceux qui, les premiers ont osé attaquer par des poisons, des maux autrement incurables, puisque j'avais déjà dans d'autres climats des expériences encourageantes ! ce n'a été cependant que d'une main tremblante et qui ne se fiait qu'à elle-même, que j'ai administré les premières prises du remède arsenical : et, quoique le *faciamus experimentum suprà, etc.*, soit un adage qui répugne à ma conscience, j'ai cru néanmoins convenable de commencer par des malades dont la misère, et l'état cacochime et comme désespéré, auraient laissé moins de regrets, en cas de non succès. J'ai en même-temps donné la préférence aux préparations que mes connaissances m'ont fait juger les plus douces et les plus sures, telles que les sels neutres arsénicaux, et en particulier, l'arséniate de soude, employé journellement par M.r *Péarson*, médecin de l'hôpital *St. Georges*, de Londres.

Cela a été le 20 Octobre 1805, que j'ai commencé mes essais, dans les salles de l'hôpital de Martigues, en faisant dissoudre trente grains d'arséniate de soude, qui verdissait un peu le sirop de vio-

lettes ; dans trente onces d'eau distillée, dont je n'administrai d'abord qu'une dragme tous les matins, et ensuite pareille dose le soir. Suivent les observations, telles qu'elles ont été consignées dans mes notes, avec les noms et les jours d'entrée et de sortie des malades, conformes aux régistres de l'hôpital.

Observation 1.re Le 20 Octobre 1805, à *Liévre*, paysan, âgé de 65 ans, entré le 20 Septembre, pour fièvre double tierce, avec tremblement continuel, et œdème des membres abdominaux. Une dragme de la dissolution, par jour, jusqu'au 28 Octobre. Guérison de la fièvre et du tremblement, mais augmentation de l'œdème, et impuissance de se lever du lit. Reprise de la fièvre le 15 Novembre. Répétition du remède, et cessation de la fièvre le 18. Indices d'hydro-thorax, le même jour. Mort suffoqué, sur la fin du 19, sans aucun mouvement fébrile.

2.e Observ. *idem*. A Pierre *Chabert*, berger, âgé de 27 ans, entré le 1.er Août. Fièvre double tierce opiniâtre, obstruction des viscères abdominaux, et œèdme des extrémités, faiblesse générale, taches scorbutiques par-tout le corps, anorexie complette, impossibilité de se lever du lit. Guéri de la fièvre à la cinquième prise d'arséniate, qui est continué pour les autres maladies, trois fois par jour, sans aucun mauvais accident, mais au

contraire, avec amélioration générale, flus d'urine abondant, retour de l'appétit et des forces. Sorti le 29 Janvier 1806, presqu'entièrement rétabli, ayant pris dans ces trois mois, environ 50 grains d'arséniate de soude. Je l'ai revu un an après se portant bien, et faisant son métier de berger.

3.ᵉ Observ. Le 21 Octobre, à un garçon boulanger, âgé de 18 ans, cacochime, et double tierce depuis deux mois. Guéri à la huitième prise, et sorti le 10 Novembre, bien rétabli.

4.ᵉ Observ. *idem.* A la femme *Sisson*, âgée de 55 ans, cacochime; double tierce depuis deux mois. Guérie à la sixième prise, sans récidive, mais il est resté une grande faiblesse dont elle n'a été rétablie que deux mois après.

5.ᵉ Observ. *idem.* A Louis *Alleman*, âgé de 19 ans, ouvrier au canal d'Arles; double tierce depuis vingt-un jours. Guéri à la quatrième prise, et sorti le 8 Novembre, entièrement rétabli.

6.ᵉ Observ. *idem.* A Jean *Aimar*, Piémontais, mendiant de profession, cacochime, à demi-imbécille. Fièvre quotidienne, reste d'une fièvre aiguë, cérébrale, mal jugée. Dose simple jusqu'au 27 Octobre, ensuite double dose, c'est-à-dire, autant le soir, jusqu'au 12 Novembre. Disparition totale de la fièvre; retour des forces et de l'appétit. Mort subite le 24 Novembre au matin, après s'être promené, et avoir bien soupé la veille. (Autopsie

cadavérique impossible dans cet hôpital et dans ce pays.)

7.e Observ. *idem.* A *Laurent*, canonnier-garde-côte ; fièvre tierce depuis un mois. Guéri à la sixième prise ; sorti le 8 Novembre, sans récidive.

8.e Observ. Le 23 Octobre, au petit *Rey*, âgé de 7 ans ; quatrième accès de fièvre double quarte ; le remède a été donné pendant six jours, et l'enfant est sorti le 2 Novembre, parfaitement rétabli.

9.e Observ. *idem.* A *Boyer*, ex-moine, homme réplet, âgé de 55 ans, piqueur au canal d'Arles. Poumons engorgés ; asthme humide, œdème des extrémités inférieures, et fièvre quotidienne, gagnée à l'hôpital. Six prises. Guéri de la fièvre : continuation du remède pour les autres maladies. Sorti au bout d'un mois, entièrement rétabli, et jouissant depuis lors d'une bonne santé.

10.e Observ. *idem.* A Louis *Audibert*, âgé de 25 ans, ouvrier au canal d'Arles, entré le 14 Septembre pour la fièvre double tierce qui avait résisté à d'amples doses de quinquina, déjà prises hors de l'hôpital, et à plusieurs autres moyens que j'essayai depuis son entrée. Dose simple d'arséniate, jusqu'au 11 Novembre, ensuite double dose, jusqu'au 16. La fièvre devient tierce simple, puis il n'y a plus de frissons ; mais le malade n'a été parfaitement rétabli qu'au mois de Mars suivant.

11.e Observ. Le 24 Octobre, à la femme *Rey*,

fièvre tierce, rebelle, ancienne, avec récidives fréquentes; quatre prises. Guérie, et sortie le 24 Novembre, sans récidive.

12.e Observ. Le 27 Octobre, à un prisonnier Piémontais, âgé de 25 ans; fièvre quotidienne. Guéri à la quatrième prise, sorti bien rétabli, le 2 Novembre.

13.e Observ. Le 5 Novembre, à Pierre *Firman*, ouvrier du canal, âgé de 17 ans; fièvre quotidienne, dixième accès. Dose simple, puis double dose, au bout de huit jours. La fièvre se change en tierce, dont les accès sont très-courts. Guérison complette, sans récidive, à la vingtième prise, et sortie le 28 Novembre.

14.e Observ. Le 7 Novembre, à *Bourgarel*, piqueur au canal, âgé de 45 ans, convalescent d'une fièvre pernicieuse; fièvre tierce. Guéri à la troisième prise; sorti bien rétabli, le 25 Novembre.

15e. Observ. Le 17 Novembre, à Pierre *Araud*, paysan, âgé de 25 ans. Fièvre quotidienne : dose simple pendant six jours. La fièvre devient tierce, avec des accès de plus en plus courts. Double dose; guérison complette à la quinzième prise. Sorti le 12 Décembre.

16.e Observ. Le 19 Novembre, à François *Champeaux*, âgé de 26 ans, ouvrier du canal d'Arles. Fièvre quotidienne, avec une très-forte céphalagie. Double dose de suite. Guéri le quatrième

trième jour. Continuation du remède pour assurer la guérison. Sorti bien rétabli, le 10 Décembre.

N'ayant pour lors aucun dessein de publier ces observations, je n'en ai plus tenu compte depuis cette époque, jusqu'au mois d'Août 1808, parce que je me croyais suffisamment assuré de la vertu fébrifuge de l'arséniate de soude, pour pouvoir le placer parmi les médicamens officinaux de l'hôpital. Il me suffira donc de dire que pendant les trois années qui ont succédé aux premières expériences, je ne me suis servi que de ce remède pour le traitement des fièvres d'accès, et qu'il n'est plus entré du quinquina dans les salles de l'hôpital, que pour les fièvres insidieuses et malignes, encore même l'ai-je souvent fait suppléer avec avantage, par les fleurs et les racines d'*arnica montana* à haute dose. Je ne me suis même pas borné aux fièvres intermittentes dans mes expériences avec l'arséniate, mais je l'ai essayé dans les fièvres subintrantes et rémittentes, me tenant sans cesse aux aguets pour appliquer le quinquina à la moindre menace de danger. Successivement, voyant l'arséniate secourable aux épiphénomènes des fièvres, je me suis avisé de l'employer dans quelques maladies non fébriles, et je vais rapporter les deux cas suivans, que j'ai plus particulièrement recueillis.

17.e Observ. Le nommé *Joly*, âgé de 22 ans,

déserteur condamné aux travaux du canal d'Arles; était arrivé aux atteliers attaqué d'une anasarque universelle, sans fièvre, par suite d'un long séjour dans les cachots. Transporté à l'hôpital au mois de Juin 1806, il y avait déjà pris inutilement plusieurs remèdes, lorsque je me décidai à administrer l'arséniate, à deux doses par jour, ce qui fut exécuté pendant vingt jours consécutifs. Ce remède procura un flus d'urine considérable, bien au de-là de la quantité de boisson que le malade prenait, car il n'était pas altéré. Il rétablit les forces, et donna un grand appétit. Mais les tégumens de *Joly* étaient devenus comme une éponge, ou un filtre, qui absorbait autant d'eau de l'athmosphère, qu'il en passait par les urines; de sorte que son corps n'en était pas moins enflé. Voulant changer cette disposition vicieuse du tissu cutané, j'ordonnai que ce jeune homme fut conduit aux travaux, et qu'on lui fit prendre la bêche, afin qu'il put suer : ce qui réussit si bien, qu'à la revue suivante des condamnés graciés, je trouvai cet homme très-bien portant, et dans le meilleur état pour rejoindre l'armée.

18.e Observ. Simon *Farain*, âgé de 28 ans, d'une constitution robuste, de la commune de Vitrolles, canonnier-garde-côte, était entré à l'hôpital le 1.er Février 1807, pour s'y faire traiter

de certains furoncles qu'on disait qu'il avait en différens endroits du corps. Livré aux chirurgiens, il avait déjà essuyé inutilement, depuis deux mois, l'application de tous les topiques possibles, lorsque le 1.er Avril, en faisant ma visite, il me pria de l'examiner. L'ayant interrogé sur son lieu de naissance et sur son état, j'appris de lui qu'il était issu de parens dont les familles sont de temps immémorial infectées d'une espèce de lèpre, et dont j'avais eu occasion de visiter quelques-uns à Vitrolles. Il m'apprit aussi qu'il avait commencé à avoir des ampoules, (*pemphigus*) et des tubercules en divers endroits du corps, depuis l'âge de 20 ans; que ces exantèmes avaient d'abord été fugitifs, allant et venant, mais que depuis un an, ils étaient fixes aux bras et aux jambes. Ayant examiné les endroits affectés, qui étaient les poignets, le devant de la poitrine, le dessus du pied, et le haut de la jambe, je vis des ampoules de la grosseur d'une noix, contenant une sérosité jaunâtre, crevant spontanément, et laissant une élévation à la peau d'un rouge livide, presque totalement insensible, près de laquelle naissaient bientôt de nouvelles ampoules qui crevaient à leur tour, et laissaient des élévations, ou tubercules. Je reconnus facilement la maladie, l'ayant déjà observée telle et quelle, mais à un degré plus avancé, à Vitrolles, et dans les Alpes-Maritimes. *Farain* fut

purgé le lendemain, et mis à l'usage journalier des pilules de *Beloste*, et de la tisanne de chicorée et de fumeterre, ce qui fut continué durant quinze jours, sans aucune apparence de succès. Le 17 Avril, je changeai de traitement; je fis pratiquer un cautère à chaque jambe, et boire matin et soir une forte décoction de bois de gayac. — Le 27 Avril, n'y ayant aucune apparence de mieux, et me rappelant d'avoir lu dans les journaux qu'on avait employé l'arsenic avec succès dans une sorte de lèpre, je supprimai tout autre remède, excepté les cautères, et je prescrivis la dissolution de l'arséniate, à deux dragmes par jour, ainsi que des compresses trempées dans cette même dissolution, à appliquer sur les ampoules et les élévations. L'effet des compresses fut très-prompt; les ampoules crevaient bientôt, et au lieu de tubercules, la peau se cicatrisait en peu de temps, et devenait de couleur naturelle. Le malade prit du remède durant quatre mois de suite, pendant lequel temps, il ne lui survint que quelques ampoules. Etant comme oublié de son corps, il alla vaquer à ses moissons et autres travaux champêtres, se représentant tous les samedis à l'hôpital, et venant y chercher pour huit jours de son remède qu'il prenait avec le plus grand plaisir. Il se plaignit cependant au commencement du cinquième mois, de quelque dérangement des fonctions digestives,

qui furent rétablies au bout de huit jours de séjour à l'hôpital, par le seul usage de la tisanne de gayac. Il reprit ensuite l'arséniate, dont il n'a pas cessé d'user pendant un an entier, et avec un tel avantage pour sa santé, qu'ayant été mis sur la liste des proposés pour la réforme, on le trouva, à la visite, si sain, et si gaillard, qu'on l'obligea à continuer son service. — Cet homme, dont l'histoire est connue de toute la société de médecine de Marseille, m'a consommé une demi-once entière d'arséniate de soude, tant en boisson qu'en fomentations, dont l'effet ordinaire était de le faire beaucoup uriner. Depuis lors, j'ai eu occasion de le rencontrer très-souvent en ville, jouissant jusqu'ici d'une bonne santé, et faisant son service.

Engagé par plusieurs personnes à publier mes expériences, et principalement par les écrits pour et contre, qui sont dans les journaux, j'ai recommencé dès le mois d'Août 1808, à tenir note des fiévreux traités par l'arséniate ; ce que j'ai continué jusqu'à ce jour, 12 Octobre 1809, époque où j'ai quitté Martigues pour aller résider à Marseille.

19.e Observ. Le 9 Août 1808, à Jean *Pon*, déserteur condamné. Fièvre tierce. Poudre d'écorce de marronnier, trois fois par jour, à deux dragmes par prise, jusqu'au 16, sans succès. Arséniate,

les 17, 18, 19 et 20. Guéri, et sorti le 26, sans récidive.

20.e Observ. *idem.* A Antoine *Calmet*, déserteur condamné. Fièvre tierce. Poudre de marronier, comme dessus, sans succès, puis arséniate. Guéri le 24, et sorti le 1.er Septembre, sans rechute.

21.e Observ. *idem.* A *Jacobi*, déserteur condamné. Fièvre tierce. Remèdes comme dessus. Guéri le 26 par l'arséniate, et sorti le 3 Septembre, sans rechute.

22.e Observ. Le 11 Août, à *Arçon*, gendarme. Double quarte. Guéri le 18 par l'arséniate, et sorti le 24, sans récidive.

23.e Observ. Le 17 Septembre, à *Fénis*, ouvrier du canal, âgé de 17 ans. Fièvre quarte, depuis deux mois, avec gêne de la respiration, et douleur de poitrine, habituelles. Arséniate pendant 20 jours, deux fois le jour. Guéri le 10 Octobre, et sorti le 1.er Novembre, rétabli de tout, et sans rechute. Notez que ce malade, fils unique d'un charretier du canal, et gâté par ses parens, se refusa constamment à l'usage de tout autre remède; qu'il ne suivit aucun régime, et que sa mère, qui ne le quitta point durant son séjour à l'hôpital, le contenta toujours dans les alimens qu'il demandait. Le rétablissement de *Fénis* fut donc entièrement l'ouvrage de la nature, aidée de l'arséniate, qui étant sans aucune saveur, était pris dans le bouil-

lon, ou dans l'eau de la boisson, sans que le malade s'en doutat. J'avais jugé que l'affection de poitrine était un engorgement muqueux.

24.e Observ. Le 22 Septembre, à *Fabron*, douanier. Fièvre quarte. Guéri le 6 Octobre; sorti le 20, sans rechute.

25.e Observ. Le 8 Octobre, à Louis *Provins*, déserteur condamné, âgé de 26 ans. Fièvre quarte et scorbut. Ce condamné entrait alors pour la seconde fois à l'hôpital. Il y était venu au mois de Juin précédent, attaqué de ces deux maladies, mais avec un scorbut au dernier degré, étant couvert de par-tout de plaques noires, avec enflure universelle, et hémorrhagie par toutes les ouvertures du corps. J'étais parvenu à guérir ce scorbut, avec un vin anti-scorbutique très-puissant, et qui a déjà surpassé plusieurs fois mes espérances, (le scorbut étant une maladie assez fréquente dans ces contrées humides, et l'ayant sur-tout été parmi les condamnés qui avaient gémi long-temps dans les prisons). J'attaquai en même-temps la fièvre quarte avec l'arséniate. La fièvre fut la première à disparaître, et *Provins* sortit de l'hôpital, au bout d'un mois et demi de traitement, entièrement rétabli, et en état de se livrer aux rudes travaux du canal, jusqu'au 1.er Octobre, où la fièvre quarte reparut avec des symptômes scorbutiques. J'attaquai encore l'un et l'autre mal de la même manière qu'au-

paravant : le scorbut disparut, mais la fièvre fut ténace. Seulement les accès se montrèrent presque sans frisson, et après avoir employé en vain près de six onces de dissolution d'arséniate et plusieurs onces de quinquina, je laissai le malade sans remèdes jusqu'au 1.er Avril de cette année 1809, époque où il est retourné dans ses foyers, ayant été gracié et réformé.

26.e Observ. Le 10 Octobre, à *Boissin*, brigadier de gendarmerie. Fièvre quarte. Guéri le 18. Sorti le 22. Rechuté, et rentré le 1.er Novembre. Sorti le 25, parfaitement rétabli, sans autre rechute.

27.e Observ. *idem.* A *Limous*, gendarme. Fièvre quarte. Guéri le 25, et sorti le 30. Rechuté le 20 Novembre, et rentré à l'hôpital. Parfaitement guéri le 1.er Décembre, sans autre récidive. Ces deux gendarmes ont pris chacun trente-six dragmes de dissolution d'arséniate.

28.e Observ. Le 13 Octobre, à Gabriel *Collin*, déserteur condamné. Fièvre tierce. Guéri et sorti le 20, sans rechute.

29.e Observ. Le 15 Octobre, à *Méfrin*, lieutetant des douanes. Fièvre quotidienne, céphalagie habituelle, et affection catharrale de poitrine, très-forte. Point d'autre remède que l'arséniate de soude, deux fois par jour, avec l'infusion pectorale pour boisson. Guéri de la fièvre le 1.er Novembre; du

rhume, le 10 Décembre, et sorti le 20, sans récidive.

30.e Observ. Le 17 Octobre, à *Audibert*, enfant de la charité, âgé de dix ans, cachétique. Dyssenterie depuis deux mois, à laquelle avaient succédé la lienterie et la fièvre tierce. Quatre prises d'arséniate coupent la fièvre, mais l'enfant devient bouffi, et son ventre est enflé. Mort hydropique le 10 Novembre.

31.e Observ. Le 22 Octobre, à Élisabeth *Christis*, femme d'un gendarme, âgée de 33 ans. Fièvre quarte depuis deux mois, dyspepsie et amaigrissement; 10 prises d'arséniate. Guérie, et sortie le 17 Novembre, avec bon appétit, bonne couleur et sans rechute.

32.e Observ. *Idem*. A Éléazar *Barnifer*, enfant d'un gendarme, âgé de 10 ans. Fièvre double tierce depuis un mois. Tierce simple à la 4.me prise. Guéri le 30 Octobre, mais œdème général et coliques. Teinture de rhubarbe qui entraîne des vers et plusieurs matières bilieuses; ensuite, infusion de camomille, ferrée, qui détermine des urines abondantes. Sorti le 12 Novembre, parfaitement rétabli, sans rechute.

33.e Observ. Le 25 Février 1809, à la petite *Feraud*, âgée de 10 ans, enfant de la charité, cachétique. Fièvre double tierce, jaunisse, dyspepsie, et bouffissure universelle. Guérie de la fièvre le 7

Mars suivant, et retour de l'appétit. Infusion ferrée de camomille pour combattre la bouffissure. Santé parfaite le 20 Mars, qui s'est soutenue jusqu'au 15 Septembre suivant, époque où on l'a ramenée à l'hôpital pour les mêmes maladies, et où elle a été guérie le 25 dudit mois; par les mêmes remèdes.

34.e Observ. Le 26 Février, à Joseph *Gras*, ouvrier du canal, âgé de 40 ans. Fièvre tierce. Guéri à la 6.me prise d'arséniate, et sorti le 7 Mars, sans rechute.

35.e Observ. *Fièvres rémittentes.* Je fus appellé le 18 Mars de cette année 1809, pour une mère de l'Hospice de la charité, malade depuis trois jours. Une sueur des plus fétides, qui n'avait pas quitté la malade, depuis l'invasion, et dont elle ne s'appercevait pas, ne m'annonça que trop, avant même de m'être approché du lit, le triste état de cette *mère*, que je fis de suite transporter à l'hôpital, où elle expira deux jours après, malgré tous les incitans fixes et diffusibles. Je ne pus cependant prévenir en entier la contagion, car cette femme, couchée dans la salle des filles, à la tête des lits, avait déjà communiqué son mal, mais à un degré moindre, à sa fille Marie *Guieux*, âgée de 13 ans, qui avait couché avec elle, et à deux autres petites dont le lit n'était pas éloigné. Je résolus d'essayer l'arséniate sur ces trois malades. — Le 23 Mars, au matin,

Marie *Guieux* a des frissons, mal de tête, défaillances, mauvaise bouche, ensuite chaleur et légère sueur, puis rémission, et bientôt après, nouveau paroxisme, ce qui se renouvelle trois fois dans la journée, comme chez sa mère. Transportée le même jour à l'hôpital. — Le 24, douze grains d'ipécacuanha, qui font rejeter des glaires. Limonade bouillie pour boisson; soupes maigres légères pour alimens; lavement le soir. — Le 25, au matin, et au moment de la rémission, dose d'arséniate, dans une tasse d'infusion de camomille. Fièvre plus vive, et qui acquiert un caractère de continuité. A midi, le frisson de la veille n'a pas lieu. — Le 26, encore arséniate; jour comme le précédent. — Le 17, point d'arséniate, à cause de la continuité de la fièvre. — Le 28, rémission le matin, et à quatre heures après-midi. Arséniate deux fois par jour. — Le 29, comme la veille. — Le 30, mêmes remèdes. Point de fièvre le matin; pouls fébrile et chaleur, depuis trois heures après-midi. — Le 1.er Avril, vermifuge composé d'huile d'olives et de jus de citron, qui est sans effet. — Le 2 dudit, appétit et convalescence complette.

36.e Observ. Les deux autres petites filles, dont l'une âgée de sept ans, et l'autre de neuf, présentèrent dans leur maladie les mêmes caractères de rémission et d'exacerbation; mais il s'y joignait des symptômes vermineux, qu'exigèrent l'emploi de

différens vermifuges, durant les six premiers jours; ce qui alongea la maladie. L'arséniate fut commencé le 7.me jour, à une dose tous les matins. La fièvre prit bientôt le type de double tierce, et successivement celui de tierce, et disparut ensuite complètement, au bout de huit jours d'usage du remède. La convalescence s'accompagna dans ces deux malades d'une bouffissure générale, avec grande faiblesse et dégoût des alimens; symptômes qui furent efficacement combattus avec la teinture aqueuse de rhubarbe, et par l'eau ferrée et vineuse pour boisson. Santé parfaite le 12 Avril, et sorties le 20.

37.e Observ. Le 11 Mai, à Dominique *Moirous*, déserteur-condamné, âgé de 20 ans. Fièvre quotidienne. Ce jeune homme, très-affecté de son état moral, était entré à l'hôpital le 31 Mars, pour un engorgement lymphatique de la jambe gauche, qui ne lui permettait pas de s'y reposer dessus. On observait sur tout le trajet des vaisseaux lymphatiques de la face externe et interne de la jambe et du pied, des nœuds de la grosseur d'une olive, répondant aux diverses valvules de ces vaisseaux, et formant ainsi autant de varices qui n'étaient pas sans douleur lorsqu'on les comprimait. Du reste, point de fièvre; pouls lent, et appétit assez soutenu. Divers remèdes internes et externes ayant été sans effet, je me décidai à l'application de plusieurs vésicatoires volans, qui pro-

duisirent un état de fièvre continu, avec redoublement l'après-midi, et qui dissipèrent tout-à-fait les nodosités, sans cependant rendre au membre sa force et son mouvement. Le 1.er Mai, la fièvre se fît quotidienne, et comptant sur ses bons effets, je ne voulus pas la couper. Enfin, le malade ayant été grâcié, et devant bientôt rejoindre son corps; espérant d'ailleurs quelque avantage de l'usage de l'*arséniate de soude*, je me déterminai à l'administrer matin et soir, dès le 11 Mai. Le 12, la fièvre n'a pas lieu. Le 13, fièvre de quatre heures. Le 15, point de frisson, et chaleur de deux heures. Le 18, le malade est parti sur un âne, commençant à se soutenir sur sa jambe, et faisant bien d'ailleurs toutes ses fonctions.

38.e Observ. Le 13 Mai, à Jean *Serpolliet*, déserteur condamné. Entré le 9, pour une fièvre cérébrale, suite de l'insolation. Visage et langue rouge écarlate, yeux injectés, céphalagie intense, pouls dur, fréquent, élevé; urines jumenteuses. Saignée le même jour; boissons froides et lotions froides sur la tête. Le 11, de continue, la fièvre se fait quotidienne. Arséniate, dès le 13; sorti parfaitement guéri le 18.

39.e Observ. Le 19 Mai, à Jean *Fiescho*, génois, ouvrier du canal, âgé de 26 ans, entré le 16, pour une douleur pleuritique très-vive, du côté droit, fièvre, et difficulté légère de respirer. Cataplasme

chaud sur la douleur, vomitif le 17. La fièvre se fait quotidienne, et la douleur disparaît et revient avec elle. Arséniate le 19, et jours suivans. Guéri de tout le 23, et sorti parfaitement rétabli le 29 Mai. — *Nota* que, durant ce mois et le suivant, il y a eu dans ces contrées beaucoup d'angines et de pleurésies catharrales, dans lesquelles la saignée était mortelle, et qui guérissaient sans remède, ou par l'administration d'un seul vomitif.

40.e Observ. *Idem.* A Jean *Balibous*, déserteur condamné. Entré le 26 Avril, pour une ophtalmie chronique. Jeune homme à grosse tête, très-pléthorique. Il prend à l'hôpital, le 14 Mai, la fièvre tierce, avec céphalagie considérable et continue; visage cramoisi, délire, quelques gouttes de sang par le nez. Saigné le 15; hémorrhagie nasale abondante le 16. Cessation de la céphalagie hors du temps de l'accès. Arséniate le 19 et jours suivans. Guéri de la fièvre le 30 Mai.

41.e Observ. Le 22 Mai, à Michel *Jourdan*, déserteur condamné, entré le 29 Mars, pour un rhumatisme chronique. Fièvre tierce prise le 20 Mai, à l'hôpital. Guéri sans récidive, le 26.

42.e Observ. Le 24 Mai, à Pierre *Pousset*, déserteur condamné, âgé de 20 ans. Entré le 9, arrivé des cachots; avec une fièvre de prisons, dont il fût guéri le 20. Il avait eu, durant sa maladie, le ventre constamment enflé, et il lui restait dans

la convalescence, une tuméfaction et une dureté à la rate, avec le visage terreux, et l'aspect de la diathèse scorbutique. Emplâtre de diachylon gommé sur l'hippocondre gauche, et arséniate de soude commencé le 24 Mai, pour essayer de dissoudre la tuméfaction. Le 27, mouvement fébrile qui dure deux jours, et suspension de l'arséniate, jusqu'au 4 Juin. Reprise ce jour-là, et continuation. Le 10 Juin, amélioration générale de la santé ; très-bon appétit, disparition presque entière du gonflement rateleux, sans aucune dureté ; le 15, guérison parfaite, bonne couleur, sortie de l'hôpital.

43.e Observ. Le 26 Mai, à Jean-Pierre *Colombier*, déserteur condamné, entré le 23. Fièvre tierce. Guéri le 31 Mai.

44.e Observ. *Idem*. A Jean *Terrasson*, déserteur condamné, entré le 23. Fièvre tierce. Guéri et sorti le 29. Rechuté le 5 Juin, et rentré le 7. Arséniate le même jour. Guéri le 11, et sorti le 15 Juin.

45.e Observ. Le 21 Juin, à François *Giraud*, second Maître d'équipage d'un bâtiment de l'état, âgé de 57 ans. Entré le 15 Juin. Céphalagie et engourdissement général, depuis neuf jours, que je crois symptomatiques, parce que de tout ce temps, le malade n'avait pas été à la selle. Eau de mauve pour boisson et en fomentations, lavement le 15 au soir. Médecine le 16. Le malade est mieux.

Le 17 et 18, retour de mal de tête, anoréxie, langue jaune, lassitude et autres signes de gastricité. Nouveau purgatif le 19. Bien être dans le jour, mais retour de tous les symptômes, et fièvre obscure, sans frisson, à 7 heures précises du soir, qui durent jusqu'à trois heures du matin. Mieux le 20. Arséniate le 21 et jours suivans, deux fois dans la matinée. Accès le soir du même jour, mais qui retarde. Accès plus court le 22. Il paraît à peine le 23, et il manque tout-à-fait le 24; mais il y a le matin du 24, un léger tremblement dans les membres qui ne dure qu'une heure. *Giraud* est retourné à son bord le 26 Juin, jouissant d'une bonne santé, de la plénitude de ses forces, et d'un coloris qu'il n'avait pas avant d'avoir pris l'arséniate, malgré qu'il eût été purgé deux fois.

46.e Observ. Le 29 Juin, à Théodore *Giglioni*, matelot génois, âgé de 38 ans. Entré le 12, après avoir été malade à bord pendant quinze jours. Émaciation générale, débilité extrême, face cadevereuse, pouls hétique, céphalagie habituelle. Je désespérai de sa vie; cependant, ayant reconnu que la fièvre et ses accessoires étaient symptomatiques des affections du bas-ventre, et ayant dirigé mon traitement en conséquence, l'état du malade s'améliora au point que le continu devint intermittent, c'est-à-dire, que la fièvre et le mal de tête ne parurent

rurent plus que la nuit, préludés d'un léger frisson. J'administrai alors l'arséniate, et le 4 Juillet, le malade fût absolument libéré de tout, tant la nuit que le jour. Le 5, au matin, sentiment de constriction à la gorge, qui gêne un peu la déglutition, mais qui ne dure que deux heures. Cessation de l'arséniate. Retour à la nuit d'une petite fièvre, le 8 et le 9 Juillet. Reprise de l'arséniate. Convalescence pleine et entière le 12 Juillet, et retour des forces, de l'appétit, de l'embonpoint et du coloris. Sortie de l'hôpital, le 18 Juillet, avec une santé parfaite.

47.e Observ. Le 12 Juillet, à Rosalie *Audibert*, âgée de 26 ans, domestique, entrée le 4. Cacochime, couleur jaune, peau dartreuse, écailleuse; déjà traitée plusieurs fois pour des affections hépatiques et utérines. Venue à l'hôpital pour une fièvre bilieuse, continue, qui dégénéra en quotidienne, dont les accès commençaient régulièrement à midi. Guérie le 20, avec amélioration. Sensible de toutes les affections de l'habitude du corps. Cessation de l'arséniate, le 22, et sortie le 30 en parfaite santé, sans récidive.

48.e Observ. Le 13 Juillet, à Jacques *Gide*, canonnier garde-côte, âgé de 32 ans, cachétique, entré le 11. Fièvre quotidienne avec vomissement de toutes les boissons et alimens. Purgé le 12. Arséniate le 13. Guéri le 19, de la fièvre et du vo-

missement, sans autre remède que l'arséniate. Sorti le 27, en bonne santé.

49.e Observ. Le 14 Juillet, à Pierre *Michel*, âgé de 47 ans, charretier du canal, cachétique, déjà traité plusieurs fois, entré le 13. Vomitif le même jour. Arséniate dès le lendemain. Guéri le 20, et sorti le 30, en bonne santé. Rechuté dans le milieu de Septembre.

50e *Idem.* A Jacques *Lucquer*, soldat suisse, détaché à la tour de Bouc. Entré le 12. Fièvre tierce. Vomitif le 13. Arséniate le 14 et suivans. Guéri de la fièvre le 22; mais il restait une fréquence habituelle au pouls, avec un battement à la tête, qui augmentait le soir; langue rouge, resserrée, ronde et pointue, qui m'annonçait un degré trop fort d'excitation, dans un jeune homme d'ailleurs vigoureux et sanguin. Je croyais donc que l'arséniate qui avait été, contre l'ordinaire, plus tardif dans ses effets, ne nuisit ici, et je le fis cesser. Disparition le lendemain de tous les symptômes; pleine convalescence, et sortie le 30 Juillet, en parfaite santé.

51.e Observ. Le 22 Juillet, à Julien *Armand*, déserteur condamné, entré le 16. Fièvre double tierce. Guéri le 3 Août, sorti le 10. Le développement des symptômes gastriques chez ce malade, m'a obligé d'administrer un laxatif, au milieu du traitement, ce qui a singulièrement contribué à la

cessation de la maladie. J'ai eu souvent les mêmes occasions, depuis cette époque, jusqu'en Octobre.

52.e Observ. Le 29 Juillet, à Elisabeth *Chapin*, âgée de 52 ans, épouse d'un Douanier placé aux salines. Entrée le 18, à l'hôpital pour hydropisie ascite, leucophlegmatie, obstructions, douleurs au bas-ventre, ictere, anoréxie, suppression d'urine, pouls très-lent. Depuis la cessation des règles, cette femme avait presque toujours été sous le domaine des fièvres d'accès, ce qui l'avait réduite à l'état décrit. Régime sec, frictions matin et soir, du ventre et des membres abdominaux, avec de l'huile camphrée très-chaude, pendant tout le traitement. Dissolution de 20 grains de sulfate de fer, pur, qui a été successivement poussée jusqu'à 40 grains, dans deux livres d'eau, à boire tous les jours, le 19, 20, 21 et 22. Excrémens noirs. Sécrétion de l'urine, un peu augmentée; forces meilleures, mais douleurs plus vives au bas-ventre. Cessation du sulfate de fer, le 23, et à sa place, un bol de jalap, diagrède et mercure doux, qui entraîne une grande quantité de matières noires, poisseuses. Le 24, 25, 26, 27 et 28, bols de scille et savon, deux fois par jour, et tisanne de chiendent fortement acidulée avec l'acide nitrique alcoolisé. Écoulement abondant des urines, et disparition rapide de toutes les enflures. Le 28, à deux heures après-midi, paroxisme fébrile très-intense, qui

dure quatorze heures. Le 29, arséniate de soude, et suppression de tous les autres remèdes, à part les frictions. Le 30, nouveau paroxisme, plus faible que celui du 28. Retour complet de l'appétit, de la gaieté et des forces; appétit même insolite; pouls plus fort et plus fréquent. Le 3 Août, la malade s'est trouvée si bien, qu'elle a voulu rejoindre son mari, malgré que je lui eusse témoigné le désir qu'elle restât encore pendant quelques jours à l'hôpital.

53.e Observ. Le 31 Juillet, à Georges *Schimid*, soldat suisse, entré le 26. Chaleur et douleurs d'entrailles, langue rouge, et symptômes d'inflammation prochaine. Saignée et diète rafraîchissante. La douleur de ventre se fait périodique, et le 30 Juillet au soir, elle est accompagnée de fièvre pour la première fois. Arséniate jusqu'au 7 Août. Guérison complette et sortie de l'hôpital le 12 Août.

54.e Observ. Le 4 Août, à Jean *Pechs*, déserteur condamné, âgé de 28 ans, entré le 15 Juillet. Mélancolie profonde; silence; nostalgie; abandon des forces; regard furieux, puis humble et implorant la pitié; pouls presque nul. Restaurans et médecine morale. Le 2 Août, après-midi, il se développe un paroxisme fébrile, qui cesse, et revient le 3 à la même heure. Depuis ce moment, le malade paraît plus raisonnable, et il accepte des alimens avec plus de plaisir. Arséniate depuis le 7,

jusqu'au 18 Août. La gaieté, les forces et l'appétit reviennent sensiblement ; seulement il règne une constipation opiniâtre qui ne cède ni aux lavemens, ni aux laxatifs. Bol de jalap, le 15 Août, suivi des plus heureux effets. Guéri le 20, et sorti le 29, en parfaite santé.

55.e Observ. Le 6 Août, à Pierre *Pons*, déserteur condamné. Fièvre tierce. Guéri le 10, sorti le 15, sans rechute.

56.e Observ. Le 11 Août, à *Manufacier*, Brigadier de gendarmerie. Fièvre tierce. Guéri le 20, sorti le 28, sans rechute.

57.e Observ. Le 12 Août, à Marius *Martin*, âgé de 16 ans, ouvrier du canal. Entré le 8 Août, pour une fièvre rémittente bilieuse, à laquelle, après un vomitif et un laxatif, je n'ai opposé que l'arséniate. Devenue double tierce, le 18 Août, tierce simple, le 22. Guéri le 28, et sorti bien portant, le 3 Septembre.

58.e Observ. Le 13 Août, à *Bonnet*, âgé de 62 ans, concierge des ateliers, dont j'ai parlé à l'article premier, convalescent d'une fièvre pernicieuse, pour laquelle il avait été apporté le 30 Juillet. Les plaies des vésicatoires, obligeant cet homme de rester au lit, et la salle étant très-humide, à cause des vents d'est et de sud, qui régnèrent pendant plusieurs jours, il contracta une fièvre qui revenait toutes les après-dînées à quatre heures,

et qui était accompagnée de symptômes gastriques ; et d'une constipation opiniâtre. La décoction de tamarins stibiée, les bols de jalap répétés plusieurs fois, et l'arséniate de soude, commencé le 13, et continué jusqu'au 22 Août, mirent fin à ces accidens. *Bonnet* est sorti le 2 Septembre, entièrement rétabli.

59e. Observ. Le 16 Août, à Michel *Vens*, âgé de 16 ans, ouvrier du canal. Fièvre double tierce. Guéri le premier Septembre ; sorti le 12.

60.e Observ. Le 17 Août, à Jean-François *Capus*, âgé de 65 ans, ouvrier du canal. Fièvre tierce. Guéri et sorti le 23.

61.e Observ. *Idem*. A Joseph *Contado*, caporal suisse, entré le 15. Fièvre tierce. Guéri le 28, sorti le 2 Septembre.

62.e Observ. *Idem*. A *Tétabas*, déserteur condamné, entré le 15. Fièvre double tierce. Mélancolie ; nostalgie ; dégoût des alimens ; constipation habituelle ; débilité à ne pouvoir se remuer dans le lit. Guéri de la fièvre dès le 15 Septembre ; ayant bon appétit, plus de confiance et de résignation ; mais encore trop faible pour aller aux travaux. Sorti bien rétabli, le 6 Octobre.

63.e Observ. *Idem*. A *Dumas*, déserteur condamné. Fièvre rémittente devenue double tierce, avec les symptômes du malade ci-dessus. Guéri

le 6 Septembre. Longue convalescence. Sorti bien rétabli, le 3 Octobre.

64.ᵉ Observ. Le 19 Août, au S.ʳ Pierre *Ricou*, Maréchal des logis de la gendarmerie, chef des ateliers. Fièvre tierce. Sorti et guéri le 28. Rechuté, et rentré à l'hôpital le premier Septembre suivant.

65.ᵉ Observ. *Idem*. A François *Felmi*, soldat suisse, âgé de 20 ans, entré le 15 Février. Fièvre double tierce, devenue tierce, et guérie le 2 Septembre; mais il est survenu une tumeur sous l'aisselle droite, qu'il a fallu ouvrir, et qui a suppuré long-temps. Sorti le premier Octobre, bien rétabli.

66.ᵉ Observ. Le 21 Août, à Élie *Bold*, soldat suisse, âgé de 19 ans, entré le 19. Fièvre tierce. Guéri et sorti le 30.

67.ᵉ Observ. Le 21 Août, à Gabriel *Blanchard*, ouvrier du canal, âgé de 16 ans, entré le 17. Fièvre double tierce, avec symptômes gastriques. Guéri le 28, sorti le 30.

68.ᵉ Observ. Le 21. *Idem*. A Léonard *Selme*, soldat suisse, âgé de 21 ans. Fièvre tierce. Guéri le premier Septembre, sorti le 10.

69.ᵉ Observ. *Idem*. A Joseph *Monnier*, canonnier garde-côte, âgé de 24 ans. Double tierce. Guéri le 6 Septembre. Convalescence pénible. Rhu-

me du cerveau, et défaut d'appétit. Sorti le premier Octobre, bien rétabli.

70.e Observ. *Idem.* A Joseph *Boldini*, déserteur condamné. Fièvre rémittente bilieuse, qui, par l'usage de l'arséniate, se change en quotidienne. Guéri le 20 Septembre. Convalescence pénible, et rechute de la fièvre quotidienne. Encore à l'hôpital, le 10 Octobre.

71.e Observ. Le 22 Août, à Baptiste-Ange-Pierre *Durand*, âgé de 44 ans, ouvrier du canal, entré le 15, avec une fièvre pernicieuse, cérébrale, délire furieux, mutité, convulsions, s'étant jetté, avant son entrée à l'hôpital, de la fenêtre d'un premir étage, sur le pavé. Guéri par le quinquina, les vésicatoires, les bols camphrés et nitrés, et la tisanne de tamarins stibiée. Le 20, la fièvre prend le type de quotidienne, commençant régulièrement à midi. Le malade est encore étonné ; les yeux sont hagards ; il ne prononce que des sons inarticulés ; quand je lui fais montrer la langue, elle vacille avec promptitude dans la bouche, et est entraînée du côté droit ; elle est globuleuse à son milieu, pointue au sommet, et rouge dans toutes ses faces. Je soupçonne une compression quelque part de l'organe cérébral. Les bras sont encore tremblans ; le malade ne peut se tourner dans son lit, et n'a encore aucune saveur. Arséniate dès le 22, pour s'opposer à la fièvre ; vésicatoire à la nu-

que, dont je fais entretenir la suppuration pendant un mois, et qui se renouvelle souvent; bol de jalap tous les huit jours, pour obvier à la constipation. Le malade va de mieux en mieux; le 15 Septembre, il se lève, il parle, et mange avec plaisir. Le 1.er Octobre, il a toutes ses forces, mais il prononce encore difficilement certains mots; la langue est redevenue platte, mais quand je la fais montrer, elle est encore un peu attirée du côté droit. Sorti le 30 Octobre, et parti pour Marseille, son pays.

72.e Observ. Le 24 Août, à Jean-Baptiste *Reinier*, âgé de 50 ans, ouvrier du canal. Fièvre tierce. Guéri le 1.er, et sorti le 4 Septembre.

73.e Observ. Le 25 Août, à Thomas *Variot*, gendarme, âgé de 34 ans. Fièvre tierce. Guéri le 15 Septembre; rechuté le 22. Guéri le 26, et sorti le 1.er Octobre. Durant le traitement, tête presque toujours lourde, et point d'appétit. Ce qui a été commun à la plupart des fiévreux, dans le mois de Septembre.

74.e Observ. *idem.* A François *Pelletier*, ouvrier du canal, âgé de 47 ans. Fièvre double tierce obscure, compliquée de catharre du cerveau et de la poitrine, avec engourdissement des sens et pesanteur générale. L'arséniate a dû être associé aux vomitifs et aux bols purgatifs, souvent répétés. Guéri le 6, et sorti le 12 Septembre.

75.e Observ. *idem*. A Augustin *Blanc*, mendiant, âgé de 56 ans, cacochime, couvert de plaies, et de vermine, dans le cuir chevelu et par-tout le corps; espèce de brute. Fièvre double tierce, cérébrale, pernicieuse. Absence de sentiment et de mouvement durant l'accès, qui durait douze heures. Dans l'intervalle, pouls obscur, que je ne pouvais sentir qu'au plis du bras, langue sèche et noire. Vésicatoires aux jambes, et successivement aux cuisses. Quinquina dans le vin, à haute dose. Mais le malade ayant goûté de la première prise, la rejette brutalement, et s'opiniâtre à ne plus en prendre. A sa place, arséniate trois fois par jour dans le vin, quatre bols camphrés et nitrés par jour, et eau vineuse pour tisanne. Les accès se font de plus en plus courts, et moins intenses. A la surprise de tout le monde, le 30 Août, *Blanc* n'a plus de fièvre; il parle; la langue est humide, et son pouls peut se toucher au carpe. Mais, il se refuse à prendre du bouillon et des soupes, et à recevoir tout autre aliment et boisson, que du vin pur, dont il boit plus d'un pot par jour, y ajoutant par fois quelques tranches de pain rôti. Il continue jusqu'au 4 Septembre à se salir dans le lit, et à ne pas sentir venir ses excrémens. Le 4, il commence à demander son vase de nuit, et il descend lui-même du lit pour le prendre. Le 8, à quatre heures du soir, après avoir bu un coup

de vin, il se lève, parle à son voisin, fait le tour de son lit, reste debout quelque temps, rend ses urines dans son vase, se recouche, et meurt, comme s'il s'endormait ; justifiant ainsi la belle observation que *Frédéric Höffman* a faite le premier, sur le danger qu'il y a dans les premiers jours de convalescence, à rester long-temps debout ! *Nota.* Que les plaies des vésicatoires de ce malade ne furent jamais rouges, mais jaunes, et lardacées.

76.e Observ. Le 26 Août, à Jean-Baptiste *Mars*, ouvrier du canal, âgé de 58 ans, entré le 24. Cacochime. Fièvre double tierce sudatoire, et grande faiblesse. Arséniate et restaurans. Le 28 et le 29, le malade est mieux, et les accès sont plus courts. Il meurt le 30, dans la nuit, dans un paroxisme de sueur extrême, que je n'ai pas été à temps de prévenir.

77.e Observ. Le 1.er Septembre, à Joseph *Laforest*, canonnier-garde-côte, âgé de 32 ans. Cacochime. Fièvre double tierce. Inapétence. Guéri le 15; rechuté le 25. Sorti le 10 Octobre, rétabli.

78.e Observ. *idem.* A Jean *Junéat*, déserteur condamné. Fièvre tierce. Guéri et sorti le 14, sans rechute.

79.e Observ. *idem.* A Jean-Louis *Pichard*, soldat Suisse, âgé de 38 ans. Grosse tête. Pléthorique. Céphalalgie habituelle, redoublant le soir.

Fièvre concentrée, ne pouvant se développer. Saignée copieuse. Fièvre quotidienne, et céphalalgie devenue périodique. Guéri le 8, sorti le 12.

80.e Observ. Le 3 Septembre, à Pierre *Ricou*, maréchal-des-logis, nommé plus haut, (Voyez la 64.e observ.) Fièvre rémittente bilieuse; teint jaune; mélancolie profonde. Arséniate associé aux vomitifs et laxatifs, qui ont dû être répétés plusieurs fois. La fièvre se change en double tierce le 8 Septembre. Guéri le 20. Il restait de l'abattement, de l'inapétence, et le même fond de tristesse. Je promets au malade de m'intéresser pour le faire relever du poste qu'il occupe et qu'il a en horreur. Les forces, le coloris, et l'appétit reviennent. Sorti le 6 Octobre.

81.e Observ. *idem.* A Charles *Guibert*, déserteur condamné. Fièvre tierce. Guéri le 12, sorti le 16.

82.e Observ. *idem.* A Marcel *Hébert*, déserteur condamné. Fièvre tierce. Guéri et sorti le 13.

83.e Observ. *idem.* A Augustin *Poggy*, déserteur condamné. Fièvre tierce. Guéri et sorti le 13.

84.e Observ. Le 5 Septembre, à Gabriel *Bilanbos*, ouvrier du canal, âgé de 44 ans. Fièvre double tierce. Guéri le 20, sorti le 24.

85.e Observ. Le 8 Septembre, à François *Battard*, soldat Suisse, âgé de 24 ans. Fièvre tierce. Guéri le 12, sorti le 16.

86.e Observ. *idem.* A Jean *Spori*, soldat Suisse; âgé de 26 ans. Fièvre double tierce violente. Dans l'intervalle des accès, douleur de poitrine, et battement extraordinaire du cœur, augmentés par l'arséniate. Cessation du remède. Saignée, et diète rafraîchissante. Disparition des symptômes ci-dessus. La fièvre se fait tierce. Reprise de l'arséniate. Les accès de plus en plus courts, ont manqué dès le 5 Octobre, mais le malade est encore à l'hôpital, le 10.

87.e Observ. Le 10 Septembre, à Louis Félix *Chave*, officier de marine marchande, âgé de 34 ans. Porté le 8 à l'hôpital pour des coliques violentes qui duraient depuis plusieurs jours, avec constipation opiniâtre. Tempérament cachétique. Fièvre nulle. Lavemens purgatifs, et mixture saline purgative, à prendre à cuillerées, à chaque demi-heure, associée à deux grains d'extrait d'opium. Selles copieuses, contenant des boules dures, d'ancienne date. La journée du 9, bien. La nuit, encore mauvaise. Soupçonnant une maladie périodique, je prescris pour le lendemain, l'arséniate, à deux prises, avec un grain d'opium, dans de l'extrait de genièvre, pour le soir, malgré que le malade voulut encore des purgatifs. Les douleurs nocturnes deviennent de plus en plus courtes et supportables, et le tube intestinal reprend de lui-même ses fonctions. Guérison complette le 15, au

grand étonnement du malade. Sortie le 26 Septembre, sans récidive.

88.e Observ. *idem.* A Joseph *Ricous*, cuisinier de la canonnière *la tonante*, âgé de 60 ans. Fièvre double tierce. Guéri, et sorti le 2 Octobre.

89.e Observ. *idem.* A Benjamin *Aberlou*, gendarme, âgé de 63 ans. Fièvre double tierce. Guéri de la fièvre le 18 Septembre ; mais il reste de l'inapétence, avec la tête lourde, et un bruit confus dans les oreilles. Vésicatoires derrière les deux oreilles, d'où il sort une grande quantité de sérosité qui décharge la tête, et redonne l'appétit. Sorti bien rétabli, le 24 Septembre.

90.e Observ. Le 11 Septembre, à Pierre *Carbonel*, gendarme, âgé de 42 ans. Fièvre tierce, obscure. Guéri le 18 ; restent les mêmes symptômes que dessus. Vésicatoires, et effets comme dans l'observation précédente. Sorti le 22.

91.e Observ. Le 12 Septembre, à Joseph *Aubin*, ouvrier du canal, âgé de 42 ans. Fièvre rémittente bilieuse, devenue double tierce, puis tierce. Guéri le 25 Septembre. Sorti le 6 Octobre.

92.e Observ. *idem.* A Jean *Passardi*, déserteur condamné. Fièvre double tierce, avec coliques dans l'accès, malgré les évacuans préalables. Guéri le 28 Septembre. Sorti le 8 Octobre.

93.e Observ. *idem.* A Antoine *Guéraud*, déserter condamné. Fièvre double tierce, avec des tran-

chées de colique très-vives dans l'accès ; visage et yeux injectés ; gosier, langue, et bouche, rouges de feu. Saignée, laxatifs, diète rafraîchissante. Les douleurs diminuent, mais elles ne cessent entièrement qu'à mesure que la fièvre cède à l'action de l'arséniate. Guéri le 30 Septembre. Sorti le 10 Octobre.

94.e Observ. *idem.* A Antoine *Courdon*, déserteur condamné. Fièvre double tierce, avec coliques. Ce symptôme a cessé, mais la fièvre, quoique petite, a continué jusqu'au 6 Octobre. Encore à l'hôpital.

95.e Observ. Le 13 Septembre, à Pierre *Capion*, gendarme, âgé de 57 ans. Asthme humide, et fièvre quotidienne. La fièvre a cessé après six jours d'usage de l'arséniate, et l'asthme a été sensiblement soulagé. Expectoration abondante ; jambes un peu enflées ; éruption dartreuse sur les bras. Sorti bien rétabli, le 3 Octobre.

96.e Observ. *idem.* A Joseph *Dupré*, ouvrier du canal, âgé de 25 ans, demi imbécille. Fièvre quotidienne. Déjà guéri plusieurs fois et rechuté, parce qu'il n'observe point de régime. Sorti de l'hôpital, pour aller à son pays, le 10 Octobre.

97.e Observ. Le 14 Septembre, à *Michel*, gendarme. Fièvre tierce. Guéri le 20, et sorti le 22.

98.e Observ. Le 17 Septembre, à Jean *Pechs*, (sujet de la 54.e observat.) déserteur condamné.

Fièvre tierce. Guéri le 1.er Octobre, sorti le 10.

99.e Observ. *idem.* A Michel *Vens*, père, âgé de 48 ans, charretier du canal. Venu à l'hôpital, avec rhume du cerveau, douleur obscure de toute la tête, bruit aux oreilles, roideur des muscles du cou et du tronc, inapétence, impossibilité de se tenir debout, frissons fréquens, alternés avec des bouffées de chaleur; syptômes survenus à la suite d'un refroidissement, après avoir porté un quintal de foin sur la tête. Au bout de huit jours de repos, cet état se change en fièvre double tierce décidée. Alors le malade a la tête libre, il peut se lever et se promener. La fièvre est presque nulle le 4 Octobre. Encore à l'hôpital le 10.

100.e Observ. *idem.* A Louis *Succhi*, déserteur condamné. Fièvre double tierce. Guéri, et sorti le 28. Rechuté en double tierce, et rentré à l'hôpital le 1.er Octobre. Presque Guéri. Encore à l'hôpital.

101.e Observ. Le 20 Septembre, à François *Copri*, soldat Suisse, âgé de 18 ans. Fièvre double tierce. Guéri et sorti le 10 Octobre.

102.e Observ. *idem.* A Dominique *Gros*, ouvrier du canal, âgé de 56 ans. Fièvre quarte. Accès très-court, retardé, et sans froid, le 10 Octobre. Encore à l'hôpital.

103.e Observ. Le 2 Octobre, à Joseph *Barthe*, déserteur condamné, âgé de 20 ans; depuis trois mois à l'hôpital, pour la même maladie du sujet

de

de l'observation 37.e, mais à un degré plus fort, ayant eu ensuite une dyssenterie opiniâtre, à laquelle a succédé une fièvre quotidienne, avec laquelle ce malade est mieux. Encore à l'hôpital le 10 Octobre.

104.e Observ. Le 3 Octobre, à *Melchior*, déserteur condamné. Fièvre quarte. Déjà beaucoup mieux le 10 Octobre. Encore à l'hôpital.

Suivent les observations que j'ai faites en ville avec l'arséniate de soude. Elles sont en petit nombre, tant parce qu'au commencement, je me suis servi plus fréquemment hors de l'hôpital, à cause de la facilité de les doser et de les administrer moi-même, de préparations arsénicales en pilules, que parce que l'on ne m'a le plus souvent appelé que pour des fièvres, où j'ai jugé nécessaire l'administration immédiate du quinquina.

105.e Observ. Le 15 Novembre 1805, à Madame *Blayé*, épouse du secrétaire en chef de la mairie. Cette Dame, âgée d'environ 50 ans, d'un caractère mélancolique et fantasque, était affligée depuis six mois de la fièvre double quarte. Après avoir essayé tous les remèdes possibles, elle m'avait enfin consulté sur la fin de Décembre, et j'avais aussi employé inutilement plusieurs moyens, lorsque je me décidai à lui faire porter, de l'hôpital, deux prises par jour de la dissolution d'arséniate. A la sixième prise, la fièvre fut réduite

à l'état de quarte simple : mais les choses en restèrent là, et la malade ne tarda pas à ne plus vouloir de mon remède, troublée des précautions, et de l'air de mystère, qu'elle disait que je mettais, en le lui administrant. Cette Dame guérit au printemps, par le changement d'air et de pays, et depuis lors, elle s'est toujours bien portée.

106.e Observ. Le 2 Mars 1809, à Madame *Nuiratte*, veuve *Garelly*, sœur d'un administrateur des hospices. Cette Dame, âgée de 36 ans, d'un tempérament pituitoso-sanguin, un peu hors d'haleine en montant une marche, fut prise d'une fièvre catharrale continue, avec léger redoublement le soir, le 22 Février, précédent, à laquelle je n'opposai que le lit et le régime. Cette fièvre cessa tout-à-fait le 27, pour reparaître deux jours après, à onze heures du matin, caractérisée par froid, chaud, sueur, et urines briquetées; paroxisme qui dura 12 heures, et qui revint après deux jours d'intervalle entièrement lucide, prenant ainsi le type quarte, réglé. L'arséniate de soude, porté deux fois par jour de l'hôpital, fut commencé le 2 Mars au matin, et continué jusqu'au 12. Les accès, comme de coutume, allèrent en diminuant, et celui qui devait avoir lieu le 10 Mars manqua tout-à-fait, et ne revint plus. Cependant, la malade, sortie le 14 pour la première fois, ayant resté trop long-temps, contre mon avis, dans une église

froide et humide, fut de nouveau attaquée de fièvre catharrale qui fut dissipée par deux jours de lit; et qui ne fut plus suivie de fièvre d'accès. Cette Dame jouit depuis lors d'une bonne santé, et elle ne se sent plus essoufflée comme auparavant.

107.e Observ. Le 2 Juillet 1809, à Mr *Bozan*, capitaine marin, âgé de 63 ans, d'une constitution sanguine et athlétique. Ce malade fut pris le 25 Juin, ensuite d'une répercussion de transpiration, d'une fièvre violente, avec une vive inflammation et douleur à la conjonctive. Appelé le 29, je reconnais une fièvre double tierce dont les accès ne laissent que peu d'intervalle entr'eux, accompagnés d'ophtalmie qui naissait, croissait, diminuait, et cessait avec le paroxisme. Le 30, le visage, le cou, la poitrine, la langue et l'arrière-bouche étaient comme injectés; il y avait somnolence, chaleur brûlante, urines sanguinolentes, pouls resserré, et dont la fréquence ne répondait pas à l'intensité des accidens. Saignée de 16 onces, pratiquée de suite sous mes yeux. Disparition rapide de tous les accidens; de double tierce, la fièvre devient tierce, mais toujours avec sa compagne fidelle, l'ophtalmie. Le 2 Juillet, arséniate de soude pris à l'hôpital, administré deux fois par jour. Disparition totale de la fièvre le 11, et avec elle de l'ophtalmie, qui suivait dans sa diminution progressive, les mêmes proportions que la fièvre. Ces-

sation de l'arséniate le 12. Ce jour, le malade éprouve un sentiment de resserrement à la gorge, qui est dissipé par un gargarisme d'eau et de vinaigre. La fièvre n'avait plus paru depuis cinq jours, et les forces et l'appétit revenaient à grand pas, quand le malade, ayant pris par mes conseils, un verre de petit-lait pur, clarifié, pour remédier à la constipation, et ayant poussé trois selles, fut repris d'un léger frisson fébrile, qui revenait tous les soirs, suivi d'un peu de chaleur. L'arséniate fut remis en usage pendant quatre jours, et le malade fut tout-à-fait débarrassé le 20 Juillet de ses accès de fièvre et des autres incommodités, s'étant bien porté depuis lors.

108.e Observ. Le 4 Juillet 1809, à M.^{r} l'abbé *Estrine*, âgé de 55 ans, d'un tempérament bilieux. Ce prêtre m'avait consulté depuis quelque temps, pour une douleur aiguë du péricrane, que j'avais jugée goutteuse, quoiqu'il n'y eut encore point eu de paroxisme de goutte; ce qui eut effectivement lieu dans la suite, après plusieurs douleurs vagues aux articulations, avec décharge de la tête. Le 29 Juin, 40.me jour, environ, d'un paroxisme régulier de goutte aux pieds, le malade fut pris d'un violent accès de fièvre, précédé de froid, avec douleurs aux pieds et aux poignets. Le 30, calme parfait. Le 1.er Juillet, accès comme le précédent, d'environ 12 heures. Il y avait, en

outre, voix rauque, et affection catharrale de poitrine. Prescription pour le 2, d'une once de sulfate de magnésie, qui procure plusieurs évacuations bilieuses. Le 3, accès, comme les précédens. Le 4, arséniate de soude, deux fois par jour, qui a été continué jusqu'au 11 Juillet. L'accès du 9 n'a pas eu lieu, et avec lui ont disparu tous les symptômes concomitans de la fièvre. Dans les deux nuits du 8 et du 9, au milieu d'une douce sueur, a paru sur le dos, aux fesses et aux cuisses, une éruption, en forme d'élevures, avec un prurit, qui disparaissait le matin; plus, dans le jour, un sentiment de resserrement à la gorge, qui a duré quelques heures. Le 10 et jours suivans, convalescence pleine et entière, à part quelques légères douleurs au pouce du pied droit, reste de la goutte, et qui ont bientôt cessé, ensuite d'une sueur qui s'est établie pendant plusieurs jours, plus abondante qu'auparavant. M.r *Estrine* a joui depuis lors d'une bonne santé.

109.e Observ. Le 26 Juillet, à Joseph *Contes*, âgé de 12 ans. Cet enfant, commissionnaire du canal, fut pris le 15 Juillet, après une marche forcée, d'un violent coup de soleil, qui alluma une forte fièvre inflammatoire, sur-tout à la tête, avec délire phrénétique, et douleurs les plus aiguës, qui ne cédèrent qu'à l'application de plusieurs sangsues aux tempes, dont on laissa long-temps

saigner les plaies ; aux lotions froides, réitérées pendant plusieurs jours, avec l'eau et le vinaigre, et à la diète la plus rafraîchissante. Le 24 la fièvre se fait double tierce. Arséniate le 26, continué à deux prises par jour, jusqu'au 30 Août, époque de la guérison d'une fièvre aussi opiniâtre. Le 15 Août, le malade était enflé par-tout le corps, surtout au ventre. J'avais cessé l'usage de l'arséniate, pour prescrire quelques toniques et apéritifs ; mais il ne fut pas possible de rien faire prendre à cet enfant très-indocile, et il fallut revenir à l'arséniate seul, que le malade prenait à son insçu. Il s'établit un flus abondant d'urines qui rendit le malade à son premier état en très-peu de temps. Le 10 Septembre l'enfant jouissait d'une très-bonne santé, à part une éruption dartreuse dont ses mains étaient couvertes, et que je fis disparaître par la simple application de compresses trempées dans son urine. Il est aujourd'hui bien portant, et il est retourné à son travail.

110.e Observ. Le 13 Septembre, à mon épouse, âgée de 30 ans, d'une forte constitution, mais très sujette à diverses affections nerveuses, et à des irrégularités dans la menstruation. Ayant joui quelque temps, au clair de la lune, dans les premiers jours du mois, du plaisir de la promenade sur une langue de terre jettée entre deux canaux, dont l'un est fangeux, et presque entièrement desséché,

elle s'était retirée avec une impression de froid à la tête et tout le long de l'épine dorsale. Mal-aise depuis lors, revenant deux fois par jour à la même heure, auquel les soins de sa nombreuse famille, ne lui permettent pas de faire attention. Le 11, accès plus fort, composé d'un léger frisson suivi de chaleur sèche et importune, sans sueur à la fin, accompagné de défaillances, de vomissemens, d'obscurcissement de la vue, de tremblement des membres, d'altération de tous les traits du visage, d'urines aqueuses rendues fréquemment, d'impuissance de marcher; ce qui se répète deux fois dans la même journée, et ce qui se continue les jours suivans. Le 12, vomitif, à cause des signes de gastricité, qui cependant ne fait évacuer que quelques glaires. Le 13, arséniate de soude, deux fois le jour, la malade ayant la plus grande répugnance pour le quinquina. Malheureusement, la dissolution est faite dans de l'eau de puits, au lieu d'eau de fontaine, et il se forme de l'arséniate de chaux insoluble, qui est par conséquent sans effet. Le 15, nouvelle dissolution dans de l'eau très-pure. Les accès diminuent en nombre, en durée et en intensité. Il n'y en a point le 20, le 21 et le 22, ce qui me permet de m'absenter pour affaires pressantes, après avoir recommandé à mon épouse, de prendre du quinquina à haute dose, si la fièvre reparaissait avec des symptômes un peu

graves. Le 23, pendant mon absence, accès plus fort qu'aucun des précédens, commencé à 10 heures du matin, et fini à 8 heures du soir, avec convulsion des extrémités supérieures et inférieures du côté gauche. Le 24, la malade se décide à prendre du quinquina, à la seule dose de deux dragmes, qu'elle ne digère pas, et qu'elle vomit tel et quel, 24 heures après. Reprise et continuation de l'arséniate, avec lequel elle se trouve mieux, et qui réduit les accès à un léger ressentiment tous les soirs. Le 28, elle veut absolument être purgée, et je permets deux verres de tisanne royale, qui entraîne beaucoup de matières fécales. Nonobstant, le même jour, accès plus fort que les précédens. Le 29, alarmé de l'opiniâtreté de cette maladie, je fais prendre dimi-once de bon quinquina, en plusieurs prises, combiné avec le laudanum liquide, et l'eau de fleurs d'orange. L'estomac en est fatigué tout le jour, et 24 heures après, le remède est encore vomi. Le 1.er Octobre, reprise de l'arséniate, à trois doses par jour, jusqu'au 8, époque où les règles ont paru avec grande abondance, et où elle a cessé tout remède. La malade reprend ses forces, et peut faire, au soleil, d'assez longues promenades. Elle transpire la nuit, ce qui ne lui était pas encore arrivé de tout le temps de sa maladie. Elle mange avec plus de plaisir. Il n'y a plus de paroxisme que de trois jours l'un. Entièrement réta-

blie le 12, par l'air de la campagne. Le 15 rechute de la fièvre quarte, et la malade rend un ver *lombric.* Nonobstant son arrivée à Marseille, la fièvre continue encore. Reprise de l'arséniate le 1.er Novembre, l'accès du 2 n'a pas lieu.

Cette maladie compliquée de fièvre d'accès, d'affection catharrale de la tête et de symptômes nerveux, eût été plutôt terminée, si mon épouse moins chargée d'embarras et de soins domestiques, eût pu abandonner le rez de chaussée de la maison qu'elle habitait, qui est froid et humide, et si elle eût pu ne vivre absolument que comme malade.

111.e Observ. Le 13 Septembre, à l'enfant d'un gendarme, âgé de 6 ans. Fièvre double tierce depuis quinze jours. Deux doses par jour Guéri le 17.

112.e Observ. Le 19 Septembre, à M.r *Tournal*, Contrôleur de brigades des douanes, âgé de 36 ans. Fièvre double tierce. Ce malade d'un tempérament sanguin et bilieux, accoutumé à un régime très-excitant, avait été pris en revenant, le 12, d'une course à cheval, dans des lieux très-échauffés par le soleil, d'une fièvre inflammatoire-bilieuse, avec douleur aiguë à la tête et à la poitrine, et redoublement le soir. Cette fièvre fût attaquée par un empirique avec du vin d'absinthe très-chargé, ce qui agrava singulièrement la maladie, et fît recourir le 5.me jour à mes conseils. Chaleur brûlante, langue sèche et rouge, yeux infiltrés de

rouge et de jaune, visage de même couleur, urines jumenteuses, tenesme, pouls serré, respiration entrecoupée. Saignée le 17, et diète très-rafraîchissante qui calme très-promptement tous les symptômes ci-dessus. Vomitif le 18, qui entraîne une quantité énorme de bile porracée, par haut et par bas. Ce même jour, la fièvre cesse et revient le soir, précédée d'un sentiment de froid au pied droit et à la main droite. Éclairé par les maladies de la saison, je ne doute pas que la fièvre n'ait pris le type d'intermittente, et je n'hésite aucunement à prescrire l'arséniate deux fois dans la matinée, dès le lendemain, 19, conjointement avec la tisanne d'orge nitrée, pour tout remède. Ma prédiction s'accomplit ; la fièvre cessa le 27, et le malade fût entièrement guéri, et pût vaquer à ses occupations assez pénibles, dès le 3 Octobre. Pendant les six premiers jours de l'usage de son remède, le malade ne cessa de rendre des selles et des urines bilieuses, au nombre de dix à douze fois par jour. Il y eût, en outre, une crise abondante par les sueurs.

L'on a pu voir que les fièvres de cette automne ont été beaucoup plus ténaces que celles de l'année passée ; que cependant elles ont enfin cédé à l'action de l'arséniate, et qu'il n'y a plus eu de ces fièvres éternelles, telles qu'on les connaissait dans ce

pays, même lorsqu'on leur opposait des quantités considérables de quinquina.

J'ai, en outre, fait prendre à environ vingt personnes de tout sexe et de tout âge, les pilules arsenicales du Docteur américain, *Barton*, dont je parlerai à l'article suivant, et je puis assurer que toujours la fièvre s'est terminée heureusement et promptement.

ARTICLE CINQUIÈME.

Choix des préparations arsenicales, et direction dans leur administration.

On connaît la réputation dont ont joui les gouttes de *Fowler*, réintroduites en France, il y a une quinzaine d'années, sous le nom d'*Élixir fébrifuge minéral*, qu'on recommandait de donner dans les fièvres d'accès rebelles, dans les obstructions et empâtemens, à la dose de huit à dix gouttes, matin et soir, durant trois semaines, un mois, ou plus long-temps, dans un verre de décoction de bardane, et que l'analyse chimique a démontré n'être autre chose qu'une solution d'acide arsenique dans l'eau distillée. (*Journ. général de Médec. tome* 9, *n.*° 52.) Cette préparation doit jouir,

en effet, d'une grande énergie. On a administré aussi des gouttes de simple dissolution d'arsenic blanc dans l'eau distillée, telle qu'en donne la recette le Docteur *Macartan*, dans l'extrait du *Medical repository*, au n.° 157, du Journal général de Médecine, ou bien la dissolution de cette substance combinée directement avec la potasse, ainsi que le pratique le Docteur *Lordat*, Médecin de Montpellier. J'ai déjà dit, que je m'étais servi à l'exemple de *Benjamin Barton*, de pilules composées immédiatement d'arsenic blanc et d'opium. Toutes ces préparations et autres, ont également valu contre les fièvres, et ont prouvé qu'autant l'arsenic est désorganisateur, employé par une main criminelle, à des doses très-éloignées des doses médicales, autant il exerce de puissance sur l'économie animale, pour en rétablir l'harmonie, administré à de très-petites doses. En quoi ce métal dangereux ressemble parfaitement à tous les autres poisons.

Il est donc bien prouvé que, non-seulement l'arsenic est fébrifuge, mais encore qu'il ne doit ses propriétés à aucune préparation de main d'homme; qu'égal en cela au quinquina, au fer, au pavot et à tant d'autres substances qui tirent immédiatement leurs vertus de la nature, il pourrait être employé aussitôt sorti de la mine; mais comme c'est un animal furieux qu'il faut contenir pour le rendre utile,

et que les sels neutres arsenicaux sont aussi efficaces que l'arsenic pur, je pense qu'on doit donner la préférence à ces sels, parce que leurs qualités sensibles annoncent un degré beaucoup moindre de propriété corrosive, et que la théorie nous dit que l'arsenic déjà saturé n'a plus d'affinités à exercer sur nos organes, et qu'il n'agit plus que comme excitant. La dissolution, en effet, d'acide arsenique laisse à la bouche un goût métallique désagréable, et produit quelquefois un picotement et un crachotement que la dissolution d'arseniate de soude n'a jamais produit. La solution pure et simple d'oxide arsenical, ou si l'on veut, d'acide arsenieux, a peut-être encore plus d'inconvéniens que celle de l'acide arsenique, à cause des différences dans la quantité d'oxide que l'eau est en état de dissoudre : ainsi, comme l'a remarqué l'illustre *Macquer* dans son Dictionnaire, *Brand* a trouvé que l'arsenic se dissout à l'aide de l'ébullition, dans 14 à 15 fois son poids d'eau; au contraire, il a fallu à *Pœrner* quarante parties d'eau pour une d'arsenic, et à *Beaumé*, soixante-deux.

Il est bien connu aujourd'hui que le degré d'affinité de combinaison des oxides, ou des acides incomplets, dépend (à égalité de température) des proportions d'oxigène, et que ces proportions varient à l'infini. C'est ce qui rend la dissolution de l'arsenic blanc très-variable, et ce qui fait aussi

que de tous les sels neutres arsenicaux, celui que l'on prépare avec l'acide est préférable à celui qui se prépare avec l'oxide, étant impossible d'obtenir toujours avec ce dernier les mêmes proportions d'arsenic et le même degré de saturation. On lit dans le Mémoire cité à l'article précédent, de M.r *Pourcelot*, que les malades de la première et troisième observation, éprouvèrent des coliques, des nausées, et qu'ils eûrent des selles abondantes ; or, ce médecin s'est servi de la combinaison préparée immédiatement avec l'arsenic blanc et la potasse, indiquée par M.r *Lordat*, dans le tome 23 du Journal général de Médecine. Je n'ai jamais éprouvé de semblables accidens avec l'arseniate de soude, préparé avec l'acide arsenique, et je n'ai jamais été dans le cas de devoir ajouter le laudanum à sa dissolution, addition conseillée dans l'autre préparation, pour prévenir les accidens.

Je pense aussi que la combinaison de la soude avec l'acide arsenique, est, sinon la meilleure, du moins la plus facile de toutes, parce que la soude en cristaux se trouvant complètement saturée d'acide carbonique, il est infiniment plus aisé d'observer par la cessation de l'effervescence, le véritable point de saturation. Le sel neutre arsenical de *Macquer*, composé immédiatement de la distillation du nitrate de potasse sur l'arsenic blanc, à parties égales, jouirait des mêmes avantages, et

serait plutôt préparé, si l'on pouvait être sûr des qualités, toujours identiques, de l'oxide, ou acide arsenieux, et si par conséquent, il restait toujours un sel parfaitement neutre, de la décomposition du nitre par l'arsenic, traités à parties égales. Le carbonate d'ammoniaque cristallisé donne également avec l'acide arsenique un sel parfaitement neutre, qui doit jouir d'une plus grande énergie que les autres, mais qui est susceptible de s'altérer, par l'action de l'air et de la lumière.

L'arséniate de soude se prépare de la manière suivante : ℞. Acide arsenique obtenu après la distillation jusqu'à sec, de l'acide nitro-muriatique sur l'arsenic blanc, et filtré à travers la poudre de verre, après avoir été liquéfié ; deux onces. Eau distillée bouillante ; seize onces. Carbonate de soude, bien pur, bien cristallisé et réduit en poudre ; quantité suffisante pour saturer l'acide, jusqu'au point de verdir légèrement, plutôt que de rougir, la teinture de tournesols. On filtre, on fait évaporer, et on conserve les cristaux dans un flacon bien bouché et dans un endroit sec, parce que ce sel attire l'humidité de l'air.

Je mets un grain de ce sel par once d'eau bien pure. La bouteille qui renferme ce remède à l'hôpital d'où j'écris, contient cinquante-deux onces d'eau, et par conséquent cinquante-deux grains d'arséniate de soude. Elle est étiquetée *Aqua febri-*

fuga georgiana, à l'honneur de l'hôpital St. Georges de Londres, où l'on en fait depuis long-temps un usage journalier.

Je donne tous les matins, à jeun, une dragme de cette dissolution dans un verre de tisanne, ou d'infusion quelconque. Je me sers communément de celle de fleurs de camomille ; mais l'eau pure fait tout autant, et je n'emploie une infusion que pour satisfaire à l'imagination des malades, que j'ai vu n'être pas entièrement rassurée par l'usage d'une eau limpide, sans goût et sans odeur. La dose du matin ne suffisant pas, j'en fais prendre une seconde le soir, et quelquefois, mais très-rarement, une troisième sur le milieu du jour. J'ai soin de ne pas donner le remède dans le temps de la fièvre, mais je donne les deux doses le matin, si l'accès vient l'après-midi, et reciproquement. Je mets l'intervalle de deux heures entre le remède et les alimens. J'ai heureusement trouvé une mesure (un de ces petits pots à cautère volant, de moyenne grandeur) qui ne contient précisément lorsqu'elle est rase, qu'une dragme de liqueur.

On conçoit que l'once d'eau ne contenant qu'un grain d'arséniate, la dragme n'en contient qu'un huitième de grain. Or, l'acide arsenique absorbant pour se neutraliser environ un tiers en sus de son poids de soude, et le sel qui en émane contenant beaucoup d'eau de cristallisation, il en résulte

sulte que chaque dragme de dissolution a tout au plus un vingt-quatrième de grain d'acide arsenique, et qu'en en donnant deux fois par jour, le malade n'en prend réellement par jour, qu'un douzième de grain. Il en résulte donc aussi, qu'à supposer que le traitement se continue pendant vingt jours, le malade ne se trouvera avoir pris en totalité qu'un grain et deux tiers de grain d'acide arsenique, ce qui est bien au-dessous des doses ordinaires de sublimé corrosif, poison tout aussi actif, et avec lequel nous sommes aujourd'hui très-familiarisés.

L'on a pu voir dans l'article précédent, que plusieurs fièvres des années précédentes et de celle-ci ont cédé à des doses bien inférieures à celle que je viens de dire, et que d'autres fièvres ont été beaucoup plus ténaces, sans que je sois en état d'en donner la raison; mais dans tous les cas de fièvre, je n'ai jamais poussé l'usage continué de l'arséniate, au-delà de vingt jours; car, s'il n'a pas guéri avant ce terme, il est inutile. Je cesse de m'en servir, ou j'en interromps l'usage, si je m'apperçois que le malade éprouve des symptômes de dispepsie.

J'ai très-souvent donné avec succès l'arséniate sans aucun préalable; car, n'étant pas astringent de sa nature, on court moins de risque avec ce remède qu'avec le quinquina, d'enrayer les éva-

cuations utiles; mais, pour l'ordinaire, quoique je n'en fasse pas toujours mention dans mes observations, je fais précéder l'arséniate d'un vomitif, pour commencer le remède dès le lendemain. Mon vomitif ordinaire est composé de quinze grains d'ipécacuanha et d'un grain d'émétique, ce qui évacue très-bien par haut et par bas, si le besoin y est. Sans que je regarde les vomitifs comme des fébrifuges, puisque les malades vomissent presque toujours dans le paroxisme, sans en retirer du soulagement, ils réussissent cependant beaucoup mieux que les purgatifs. J'ai aussi quelquefois fait précéder la saignée, et cette indication devra être remplie dans les cas analogues à ceux que j'ai notés, si l'on ne veut s'exposer à voir les fièvres rebelles au fébrifuge : mais c'est ici que l'occasion demande l'œil perçant du praticien : car, les symptômes bilieux se confondent souvent avec ceux de la pléthore, ou de l'inflammation. Chaleur brûlante, visage rouge, yeux étincelans, urines ardentes et difficiles, inquiétude, picottement comme si l'on était dévoré des puces, douleure articulaires, bouche sèche, soif continuelle, douleur de tête, révasseries, délire, etc. sont des effets communs de la bile et du sang, et sans avoir égard à ce dernier, je les ai souvent fait disparaître par les vomitifs répétés, et les délayans. Cependant, il y a dans le domaine bilieux, chaleur plus âcre et plus sèche, yeux plus

pointus et plus étincelans, rouge du visage et de la conjonctive, mêlé d'une teinte jaune, rouge de la langue mêlé dans le milieu de cet organe d'un limon jaunâtre, avec nausées et amertume; urines plus âcres, plus foncées en couleur et plus bourbeuses, et presque toujours tenesme. Le domaine inflammatoire au sanguin a des signes moins furieux; il peut être signalé par l'âge et la constitution du sujet, par son régime et ses habitudes, par la saison et par les vents qui soufflent, surtout par ceux du nord. Du reste, la dominance des humeurs est rarement pure, et elle peut exiger de remplir plusieurs indications préalables à l'administration du fébrifuge.

Quant aux purgatifs, sans vouloir dire que je ne les emploie jamais dans les fièvres d'accès, j'avoue que je les emploie fort rarement, et que je ne me résous pas à les mettre en usage uniquement par le défaut d'appétit, ou par l'aspect seul de la langue dont l'état naturel est presque toujours altéré dans les fièvres, et qui redevient belle à mesure que la fièvre est écartée par le quinquina, l'arséniate, ou tel autre fébrifuge. Je puis assurer que les excès dans les évacuations par le bas, encore très en vogue parmi la foule immense des médicastres, entretiennent très-long temps les fièvres et le dégoût des alimens, et minent ainsi sourdement la constitution des malades. Il faut donc savoir distin-

guer les effets réels de la gastricité, d'avec ceux qui appartiennent entièrement à la diathèse fébrile où se trouve l'individu.

Je ne prescris à mes malades aucune tisanne, ni aucune précaution de régime, (à l'exception de cas particuliers) je les invite, au contraire, à manger et à se promener. Tous mes malades de fièvre d'accès, sont toujours à la portion ; aussi n'y a-t-il presque point de convalescence, et sortent-ils dès que la fièvre a été coupée, avec des forces suffisantes, pour reprendre de suite les rudes travaux auxquels ils sont destinés. L'aveugle routine s'est également emparée du régime diététique ; abstinence et purgations sont deux grands chevaux de bataille. Mais, le Ministre de la nature ne peut oublier que partout où les mouvemens sont languissans, elle a besoin d'être aidée par des ansleptiques et des excitans, introduits avec prudence.

Les pilules de *Barton* sont préparées de la manière suivante : ℞. Arsenic blanc, un grain ; opium, huit grains ; savon blanc, quantité suffisante pour faire seize pilules, dont on fait prendre aux adultes deux par jour, une le matin et l'autre le soir, durant l'apiréxie. Il est rare que cette dose ne coupe pas la fièvre, et je n'ai jamais été dans le cas d'employer plus de vingt-quatre pilules : du moins alors, j'ai cessé de faire usage de ce remède ; mais il produit pres-

que toujours un certain degré de somnolence très-désagréable, ce qui fait que je l'ai abandonné depuis trois ans. Aussi, je n'en parle ici que pour l'indiquer dans les cas, où l'on ne pourrait pas se procurer de l'arséniate de soude ; autrement, je donne une entière préférence à ce dernier remède.

ARTICLE SIXIÈME.

Manière d'agir des préparations arsenicales sur l'économie animale.

Si nous sommes forcés de convenir que nous devons au hasard la découverte de la plupart des remèdes les plus héroïques, il est vrai aussi que nous pouvons parvenir par la force de l'entendement et par l'observation, à découvrir leur manière d'agir, à en faire une application raisonnée, et à créer, par suite de ces opérations, des méthodes nouvelles, plus heureuses que les routes tracées. Je ne doute plus aujourd'hui que la médecine intellectuelle appliquée avec une mâle indépendance à tous les cas de la médecine pratique, ne puisse faire faire à celle-ci les plus grands progrès ; progrès d'autant plus honorables qu'ils

ne sont que des abstractions de l'esprit, et qu'ils n'ont rien de méchanique, ni d'instrumental. Essayons d'appliquer ce raisonnement aux préparations d'arsenic, sûrs que par la suite ce médicament dépassera le cercle étroit des fièvres d'accès.

D'apres mes observations les plus constantes, ces préparations employées aux doses médicales, agissent sur le système artériel, sur le système digestif, sur les voies urinaires et de la transpiration.

Sur le systême artériel. Ces préparations l'animent, l'excitent et rendent dans l'intermission, le pouls plus fréquent et comme fébrile; elles produisent l'inverse des effets de la *digitale pourprée.* On croirait dans plusieurs cas, que d'intermittente, la fièvre est devenue continue, si on n'estimait sa présence que par la fréquence du pouls. Or, cette propriété éminemment stimulante de l'arsenic, quoique administré à de très-faibles doses, doit s'attirer la principale attention des praticiens; car, j'ai observé constamment depuis que j'en fais usage que les tempéramens cacochimes et les constitutions muqueuses, sont plutôt guéris de la fièvre, que les personnes robustes, d'un tempéramment sanguin, et disposé à l'inflammation; j'ai observé aussi qu'en général, les fièvres du printemps sont plus longues à céder à l'administration de ce remède, que celles de toute

autre saison : en comparant les differens cas insérés dans l'article quatrième, on y voit presque toujours les individus faibles et languissans guéris beaucoup plutôt que ceux doués de beaucoup de vie et de vigueur. Chez quelques-uns de ces derniers, j'ai dû faire précéder la saignée, et cette opération préparatoire pourra souvent trouver sa place, pour abréger la cure et prévenir tout danger.

Il est utile aussi de fixer l'attention sur ce sentiment de resserrement que trois de mes malades ont éprouvé au gosier (observ. 46, 107 et 108) pendant quelques heures, et qui n'a point eu de suites ; ayant examiné attentivement la partie, j'ai vu que le bord inférieur du voile du palais et de la luette était légèrement enflammé. Comme cet effet avait eu lieu de nuit, et qu'aucune autre cause que le remède n'avait pu le produire, il m'a confirmé dans l'idée de la propriété inflammatoire des préparations arsenicales. Sans doute, puisque sur plus de trois cent malades à qui l'arséniate a été distribué, ce phénomène ne s'est montré que trois fois, son apparition n'est pas nécessaire pour prouver que le remède a fait son effet ; mais il prouve que l'arséniate entre dans les secondes voies, pour stimuler tout le système ; comme il arrive à l'*Aconit-napel*, que j'ai employé plusieurs fois, et qui porte aussi

quelquefois à la gorge, quoiqu'il n'y ait pas alors de plus grande différence dans ses effets, que dans les cas bien plus nombreux où le gosier n'est pas affecté.

J'ai toujours remarqué dans tant d'occasions que j'ai eu de traiter des fièvres, depuis 25 ans que j'exerce la médecine, qu'autant le pouls a été fréquent durant le paroxisme, autant il acquiert de lenteur durant l'intermission ; et je ne redoute jamais tant le retour prochain de l'accès, qu'au moment où je trouve au pouls la plus grande lenteur. Aussi, peut-on prédire la récidive d'une fièvre guérie par le quinquina, ou tel autre remède, tant que le pouls n'acquiert pas un certain degré de fréquence, convenable à l'âge, au sexe et au tempérament du malade. Or, l'arsenic a cette propriété, supérieure aux vertus du quinquina, administré aux doses ordinaires, *que les malades rechutent moins*, ce qui tient vraisemblablement à cette excitation prolongée dans laquelle il maintient tout le système, et qui s'oppose aux causes sédatives, capables de rappeler la fièvre. Je ne veux pas dire que plusieurs autres substances ne jouissent comme l'arsenic de la propriété de repousser les causes sédatives, et leur manière d'agir éminemment excitante, donne une nouvelle force à mon explication ; ainsi il arrivera souvent que telle fièvre qui serait revenue, après avoir été suspendue par les doses ordinaires

de quinquina, se trouvera guérie radicalement par une grande passion d'ame, telle que la colère, ou une grande joie, par la boisson extraordinaire de liqueurs fortes, par l'usage d'alimens très-excitans, ou par un grand changement produit dans la manière d'être du malade; mais ce sont des cas fortuits, ou des expériences qu'il est souvent impossible ou dangereux de tenter.

Le quinquina lui-même administré à une très-haute dose, produit souvent les mêmes avantages: ainsi, le paroxisme des fièvres pernicieuses est moins sujet à rechute, que celui des fièvres d'accès ordinaires : pourquoi ? parce que la terreur qu'elles nous inspirent, nous obligent à recourir de suite à de grands moyens : quinquina à haute dose, serpentaire de Virginie, vin, alcool, laudanum, éther, camphre, vésicatoires volans, etc., toutes ces choses impriment à la machine un grand mouvement dont les vibrations se continuent encore long-temps; et le malade qui était, il y a un moment, au bord de la tombe, est tout étonné lui-même de se voir rendu parmi les vivans et de pouvoir bientôt vaquer à ses occupations ordinaires !

Exemple : le 20 Janvier 1809, je suis appelé pour *Mistral*, âgé d'environ 50 ans, boulanger, munitionnaire des troupes et de la marine, en station dans ces parages. Pouls lent, irrégulier,

prostration des forces, lipothimie fréquente, à faire croire que le malade allait incessamment expirer. Ces symptômes avaient été agravés par la saignée, et les autres moyens routiniers. Cet état durait depuis huit jours, avec des alternatives de mieux et de plus mal. Je contremande les ministres du culte, qui avaient été appelés, et qui auraient achevé le mal, en augmentant la terreur; j'ai recours de suite aux grands excitans nommés plus haut : le pouls se relève et devient fréquent; les accès de défaillance s'éloignent et s'éteignent; la fréquence du pouls se soutient; et au bout de huit jours, *Mistral* est en état de veiller à son four, jouissant depuis lors d'une bonne santé.

Ne semblerait-il pas d'après cela, que la fièvre dite d'accès, n'est telle que parce que la faiblesse et la torpeur s'opposent à l'état aigu, et que le changement de type est le moyen le plus sûr pour mettre la nature en voie d'abréger son travail?

Sur le système digestif. L'on a pu voir dans l'article quatrième plusieurs exemples de retour à l'appétit, par l'usage de l'arséniate de soude. La langue, miroir des viscères du tronc, et sur-tout de ceux du bas-ventre, annonçait chaque jour, en se nettoyant, les effets salutaires du remède sur la fièvre, et sur les organes digestifs.

Les auteurs qui ont écrit sur les propriétés fébrifuges de l'arsenic, ont également remarqué la

propriété de ramener l'appétit. La fille, par exemple, qui fait le sujet de la troisième observation, de M.r *Pourcelot*, et qui avait du dégoût pour toute espèce d'alimens, et particulièrement pour le pain, reprit l'appétit et trouva excellens le pain et les autres alimens, dès les premiers jours qu'elle fit usage de l'arséniate de potasse. (journ. génér. de méd. t. 34.) Il est vrai que M.r *Niel*, premier médecin de l'hôpital de Marseille, s'est exprimé d'une manière différente dans une notice publiée en 1807, sur les effets de différens remèdes qu'il a essayés. « Je dois avouer, dit-il, p. 39, qu'il » n'est point de fébrifuge comme l'arséniate de » soude, dont les effets soient aussi prompts. Je » n'excepte ici aucune espèce de fièvre intermit- » tente. Ce remède fut donné à la dose d'un quart » de grain par jour, étendu dans deux livres de ti- » sanne, ce qui suppose un huitième de grain d'ar- » senic par jour, en admettant que celui-ci ne soit » pas altéré par la préparation qui l'unit à la sou- » de. Trois doses, ou quatre doses au plus, suffi- » sent pour faire disparaître les accès : sur dix-neuf » individus traités par cette méthode, je n'ai re- » marqué que trois rechutes. Je dois pourtant avouer » que cette préparation chimique débilite considé- » rablement les malades qui en font usage; il rend » les convalescences très-longues, et cause une inap- » pétence qui ne se dissipe que très-lentement. »

J'ai été d'abord surpris d'un énoncé absolument contraire à tous les faits qui se sont passés sous mes yeux, et avec la plus grande publicité ; qui m'ont induit naturellement à conclure que les préparations arsenicales sont un puissant excitant de toutes les fonctions. Mais, tant il est vrai que les phénomènes des maladies ne se ressemblent pas toujours, j'ai observé pour la première fois, dans le mois de Septembre dernier, une inappétence opiniâtre chez la plupart de mes malades. Je l'ai attribuée à ce qu'ils avaient presque tous, comme je l'ai fait remarquer, la tête prise d'affection catharrale, et l'on sait, que tant dans le rhume de cerveau, que dans la migraine, l'appétit est perdu ; de sorte que j'ai conclu qu'il était possible que les malades de M.r *Niel* se fussent trouvés dans la même circonstance, ce qui ne changerait en rien aux effets ordinaires du remède. Cet état de choses, au surplus, n'a pas duré plus de quinze jours pour mes malades.

Il est possible aussi que les sujets d'observations de mon estimable collègue n'aient pas été traités exactement comme les miens ; qu'ils aient été beaucoup purgés, qu'ils aient usé de beaucoup de tisannes émolientes, ou qu'ils aient été tenus à une diète trop sévère, conformément aux anciens usages : car, toutes ces choses, comme nous l'avons déjà dit, sont très-propres à produire la faiblesse et

l'anorexie ; qui n'auraient pas eu lieu sans cela. Je suis, au contraire, fondé à soutenir, qu'en suivant à la lettre la méthode tracée à l'article précédent, qu'en nourrissant les malades comme s'ils n'étaient pas malades, et qu'en ne donnant pour boisson que de l'eau fraîche, ou de l'eau avec du vin, on aura les mêmes résultats, en général, que ceux que j'ai annoncés.

Sur les voies urinaires et de la transpiration. L'arséniate de soude agit aussi en déterminant la sécrétion et l'excrétion d'une grande quantité d'urine. Les urines, d'abord briquetées, comme il arrive dans les fièvres d'accès, changent bientôt de couleur, et deviennent claires et blanchâtres. On en a plusieurs exemples à l'article quatrième, entr'autres ceux de *Chabert*, de *Joly*, et de *Farain.* Quelquefois, mais plus rarement, l'arséniate provoque une abondante sueur.

Enfin, voici le mode avec lequel ce remède guérit les fièvres : il supprime d'abord le frisson ; puis les accès de chaleur sont insensiblement moins forts et moins longs, et ils disparaissent enfin tout-à-fait, laissant encore pendant quelques jours un peu de fréquence dans les mouvemens du pouls. Quelle induction tirerons-nous de cette manière d'agir, uniforme dans nos expériences, et dans celles de tous les médecins qui ont employé ce fébrifuge ?

Dans la supposition que je crois fondée, que le mouvement fébrile est un moyen de ramener la santé, par la dissipation apparente ou cachée, lente ou expéditive, de la matière morbifique, ou par le rétablissement du ton vital des solides ; dans la supposition aussi que la fonction du médecin consiste à épargner la répétition des mouvemens qui peuvent user les ressorts, en donnant à ces ressorts le ton suffisant pour expulser ce qui est nuisible, ou pour rétablir l'harmonie des fonctions : ne pouvons-nous pas dire qu'en employant contre les fièvres d'accès, qui paraissent tenir le milieu entre l'état aigu, et l'état chronique des maladies, le quinquina, les végétaux aromatiques, amers et astringens, les métaux, et en particulier l'*arsenic*, le plus énergique de tous, nous abrégeons le temps, nous ramenons l'état chronique à l'état aigu, nous épargnons des répétitions inutiles de mouvemens, et nous opérons ainsi tout ce que peuvent de plus efficace la nature et le médecin, dans le traitement des maladies chroniques ?.....

ARTICLE SEPTIÈME.

*Preuves de l'*inocuité *des préparations asenicales dans l'usage médical.*

TELLE est la conviction où je suis des bons effets et de la parfaite inocuité de l'arséniate de soude, que je n'ai pas hésité à l'administrer à la personne dont la santé m'est la plus précieuse, (observ. 110.e) et que je n'hésiterais pas à y recourir pour moi-même en cas de besoin. L'administration municipale et celle des hospices de la ville des Martigues me sont témoins que l'hôpital n'a jamais eu autant de population, ni aussi peu de mortalité, que pendant les cinq ans dont j'en ai fait le service, quoique j'y aie beaucoup employé, et dans toute sorte de cas, l'arséniate de soude, au grand avantage des malades, et à la grande économie de l'hôpital, à qui la guérison de trois cents, et plus, de fièvres d'accès, a à peine couté *douze francs* en fébrifuges, pendant le terme de quatre ans. (1)

---

(1) Monsieur le Maire de Martigues s'exprime, comme il suit, dans une lettre, en date du 8 Octobre 1809, écrite

Or, depuis quatre ans, j'eusse déjà dû m'appercevoir de quelque mauvais effet de la part de mon remède, s'il en était susceptible, administré comme je l'ai dit. Tout au contraire, je le répète encore, les malades qui en ont usé, se sont bientôt rétablis, et ont joui dès-lors d'une bonne santé. Je suis à portée de voir tous les jours, ou très-fréquemment, les personnes que j'ai traitées depuis long-temps, sans que je m'apperçoive d'aucun arrière effet de la part du remède qu'elles ont pris. Cela est non-seulement applicable à l'arséniate de soude, mais encore aux pilules arsenicales de *Barton*. Par exemple, j'ai guéri, en 1806, avec ces pilules, M.me *Pelay*, femme d'un entrepreneur du canal d'Arles, et sa petite, alors âgée de cinq ans : l'une et l'autre, attaquées de fièvre tierce, répugnaient au quinquina et aux autres amers, et elles furent promptement guéries, et sans rechute, par une dose de ces pilules. Je les vois tous

---

à Monsieur le Conseiller-d'État, Préfet du Département des Bouches-du-Rhône, à l'occasion du départ de l'auteur : « Les hospices sur-tout auront à le regretter long-» temps. Jamais la population n'y avait été aussi grande » que depuis qu'il leur donnait ses soins, ni la mortalité » moindre : sans compter l'économie qu'il avait introdui-» te dans l'usage des remèdes, et qui n'était pas moins » utile aux malades qu'à ces établissemens. »

les

les jours, et la mère jouit même depuis lors, d'une santé plus ferme qu'auparavant.

M.r *Desgranges* a rendu compte dans son mémoire, cité plusieurs fois, d'un de mes malades qui prit en une fois neuf pilules arsenicales, qui contenaient par conséquent un peu plus d'un demi-grain d'arsenic, et quatre grains et demi d'opium. Ce malade, atteint de fièvre quarte, était un jeune homme du *Cap-Couronne*, âgé de 18 à 20 ans, pêcheur de profession. Lui ayant donné seize pilules pour se guérir de la fièvre, en lui recommandant bien de n'en prendre que deux par jour; celui-ci, s'imaginant de guérir plutôt, et méprisant un remède d'aussi peu de volume que deux très-petites pilules, en prit le premier jour neuf à la fois, et les aurait toutes prises, si sa mère ne l'en eut empêché. Une heure après, coliques d'estomac considérables, et flux dyssentérique qui dura huit jours, et qui céda à l'usage des adoucissans, en boisson et en lavemens. La fièvre fut coupée de suite et ne revint plus. Il y a trois ans de cette aventure, et le jeune homme, que j'ai revu plusieurs fois, n'a pas cessé de se bien porter.

Les auteurs qui ont administré le fébrifuge en question, assurent de même avoir vu leurs malades long-temps après, sans aucune incommodité qui puisse se rapporter à ce remède. M.r *Desgranges*, qui avait guéri très-promptement une

fièvre quarte opiniâtre, par le moyen d'une poudre dont l'arsenic blanc est la base, revit son malade trois ans après, jouissant d'une bonne santé. Est-il à présumer que les médecins Anglais et Anglo-Américains, qui font de l'arsenic un usage journalier, n'eussent pas renoncé à ce minéral, si son usage médical avait été suivi, je ne dis pas de fréquens dangers, mais d'accidens isolés qu'on eut pu lui attribuer ?

Les expériences nombreuses que je publie aujourd'hui détruisent l'objection qu'on a faite souvent contre les remèdes actifs ; savoir : qu'ils ne conviennent que dans les pays froids. Il est bien prouvé maintenant que l'arsenic employé aux doses médicales est aussi efficace dans le midi que dans le nord, et qu'il n'est pas plus nuisible dans une contrée que dans l'autre.

Il est peut-être encore quelques partisans de la doctrine des poisons lents, qui, appliquant à notre fébrifuge, ce qu'on a dit dans le temps, de l'antimoine, du sublimé-corrosif, de la ciguë, de la jusquiame, de l'aconit, et autres poisons que la médecine emploit chaque jour avec succès ; et ce qu'on dit encore aujourd'hui de la vaccine, observeront qu'une assurance de quatre ans n'est pas suffisante, qu'il faut voir l'avenir, et, qui tâcheront ainsi de retarder la mise en exercice d'un remède héroïque, agréable, et autant à la portée

du pauvre que du riche : mais j'ai lieu d'espérer des hommes éclairés et sans passion, qu'ils ne sauraient être arrêtés par des mots qui n'ont plus aucune valeur dans l'état actuel de nos connaissances.

Macquer, à l'article *arsenic* de son dictionnaire, convient de l'efficacité de ce métal contre les fièvres d'accès opiniâtres, mais il craint la phthisie ou d'autres maladies consécutives aussi facheuses : à l'article de *sel neutre arsenical*, il pense que l'arsenic complettement saturé, pourrait former un sel très-doux, qui serait peut-être d'un grand secours en médecine. Je pense que cette dernière idée est entièrement réalisée par l'arséniate de soude : quant à la première, elle tient à la frayeur qu'on a naturellement d'un ennemi redouté qu'on ne connaît pas encore par expérience; mais si cet illustre médecin-chimiste avait lui-même tenté une série d'expériences médicales auxquelles il eut survécu quelques années, il n'eut plus eu les mêmes craintes. Il paraît dans le fait que ce remède exerce quelque puissance sur les poumons engorgés de pituite ou de mucosités, et l'on a vu (observ. 9.e, 95.e et 96.e) que quelques personnes en ont été soulagées ; l'on a vu aussi que les médecins Arabes faisaient grand cas de l'arsenic dans l'asthme humide, et peut-être même conviendrait-il de tenter encore à ce sujet quelques

expériences. Dans tous les autres cas, les organes de la respiration n'ont pas paru affectés, ni en bien ni en mal, de l'usage de ce fébrifuge.

Du reste, qu'il me soit permis de le remarquer, parce que l'expérience me le prouve tous les jours: c'est que les assertions pour ou contre des chimistes du plus grand nom, quoique très-respectables d'ailleurs, sont d'un bien faible résultat dans la médecine clinique. Ces hommes célèbres, accoutumés à des faits palpables et incontestables, ne croient pas, en général, à la médecine, et dédaignent de s'y livrer, quoiqu'ils prétendent de temps en temps, en reculer les bornes par leurs découvertes. On a toujours une tendance à voir dans l'homme un laboratoire, comme les interlocuteurs de *Fontenelle*, voient dans la lune tout ce qui leur est cher. Au contraire, de l'habitude de voir des maladies, et d'étudier les mœurs de l'action vitale, naissent entre celle-ci et la médecine des rapports intimes, une sorte de langage muet mais expressif, qui amènent la confiance, et successivement un degré de certitude que ne conçoivent pas ceux qui se livrent peu à la pratique.

Dans trois cents et plus de fiévreux traités par l'arséniate à l'hôpital de Martigues, il y a eu cinq morts; et le hasard a fait qu'ils se sont rencontrés dans les deux époques où j'ai tenu régistre des observations. Y aurait-il du bon sens et de

l'équité à en induire quelque chose de défavorable contre le remède, et ces malades ne portaient-ils pas le germe de ces maux sous lesquels il n'est que trop ordinaire de succomber? Certes, ayant vu succomber le premier sujet de mes expériences, n'eussé-je pas été détourné de les continuer, si j'eusse pu soupçonner que l'arséniate eut contribué, même le plus indirectement, à cette mort? Eh quoi! toutes les sciences naturelles, et la médecine en particulier, ne resteraient-elles pas stationnaires, si le raisonnement du *post hoc*, *ergò propter hoc*, sans analyse préalable, était aussi bien le guide des médecins, qu'il ne l'est que trop souvent des esprits vulgaires et superficiels!

Forcé d'écarter tous les doutes, de dissiper tous les nuages qui pourraient obscurcir la valeur d'un remède dont le genre-humain peut tirer le plus grand avantage, c'est avec regret, que j'applique la réponse ci-dessus à ce qu'ajoute M.r le docteur *Niel*, à la suite des lignes que j'ai transcrites à l'article précédent : « Qu'il a eu deux exemples » prouvant que l'arséniate est quelquefois dange- » reux, l'un relatif à un Anglo-Américain, qui, » après la guérison de la fièvre, tomba dans un » tel état d'*asthénie*, qu'il succomba le 22.me » jour, aprè la disparition des accès; l'autre à un » homme âgé de 53 ans, dont les extrémités et » le nez furent spontanément sphacelés, au 5.me

» jour d'usage de l'arséniate de soude, n'ayant
» auparavant aucune prédisposition à cet état. »
D'où l'auteur conclut : « Que l'arséniate de soude
» jouissant à un très-haut degré de la propriété
» fébrifuge, exige néanmoins des ménagemens dans
» son emploi, et qu'il ne doit être administré qu'à
» des sujets jeunes ou robustes, et jamais à ceux
» qui ont été très-affaiblis, ou par la maladie,
» ou par un traitement antérieur. »

L'on a à regretter que Mr. *Niel* n'ait pas poussé plus loin ses expériences, comme le docteur *Péarson* l'a fait à Londres, et comme je l'ai fait aux Martigues ; il aurait cessé d'attribuer au remède la mort de ses malades ; il est même difficile qu'il croie sérieusement qu'environ un quart de grain d'arsenic pris en lavage dans l'espace de trois jours, ait pu produire un sphacèle aussi prompt, dans un homme qui n'y était aucunement disposé, tandis que dans mille autre cas, il n'arrive rien de semblable ; il est trop instruit pour ignorer que les empoisonnemens par l'arsenic présentent d'autres caractères qu'on ne peut méconnaître, et que la terminaison brusque de la vie de l'homme dont il s'agit accompagne fréquemment les maladies organiques du cœur et des gros vaisseaux, ainsi que nous l'apprennent l'anatomie pathologique, et les fastes de la médecine. La même différence dans le nombre des expériences faites, et dans le temps

mis à observer, est cause aussi que je ne puis conclure comme l'auteur ci-dessus. J'ai cru voir, en effet, que l'arséniate agit comme stimulant, et qu'en conséquence il convient moins à des sujets jeunes et robustes, qu'à des corps humides et cacochimes, comme l'on a pu en voir plusieurs exemples à l'article 4.me ; toujours cependant en employant les précautions et les ménagemens nécessaires dans l'usage des médicamens même les plus usités.

Je demande sur-tout, en terminant cet article, qu'on fasse attention que le berger *Chabert* a usé pendant trois mois de l'arséniate de soude, et que le canonnier *Farain* en a usé pendant un an entier, non-seulement sans le moindre inconvénient, mais encore avec l'avantage le plus marqué. N'avons-nous pas encore des exemples pareils avec tous les autres poisons, qui, tous, peuvent être une épée à deux tranchans, l'un pour la vie, et l'autre pour la mort, suivant la main qui en tient la poignée? L'homme d'ailleurs, parmi toutes les propriétés qui le rendent le plus bel œuvre de la création, n'a-t-il pas encore celle de pouvoir s'accoutumer à tout? n'est-il pas parvenu à réduire en alimens salutaires plusieurs familles des *solanum* et autres plantes vénéneuses; et dans ses maladies ne réalise-t-il pas tous les jours, dans les trois rè-

gnes, ce que l'histoire nous apprend du fameux *Mithridate*?

Ces considérations et les suivantes ont beaucoup refroidi la chaleur avec laquelle je m'étais élevé autrefois contre les vaisseaux de métal, qu'un bel enthousiasme pour la poterie étrangère a chassé de la bonne société. La plupart des mines d'étain d'Angleterre sont minéralisées par la pyrite blanche arsenicale. Les travaux des célèbres chimistes *Margraf*, *Bucquet*, *Bayen* et *Charlard*, ont prouvé que cet étain contient presque toujours de l'arsenic, et que le plus pur contient toujours aussi du plomb et du cuivre, à des quantités même assez élevées. Ces substances sont, comme l'on sait, très-solubles dans les graisses, et des poisons redoutés. L'étain commun a un alliage considérable, celui de vingt-cinq livres de plomb par quintal. Cependant l'histoire nous apprend que ce métal a été un des plus anciens objets du commerce maritime des Gaulois et des Carthaginois, qui l'allaient chercher en Angleterre. Il a donc été pendant un grand nombre de siècles la matière des ustensiles de ménage du genre-humain civilisé, avec lequel nos pères, malgré le poison dissout insensiblement dans leurs alimens, passèrent une très-longue vie. Il en est de même des vaisseaux de cuivre, employés depuis les temps fabuleux, jusques vers le milieu du 18.me siècle. De nouvelles inventions, et le désir de perfec-

tionnement, appuyés de quelques accidens isolés, et souvent mal observés ou dénaturés, ont fait crier *haro* contre les vaisseaux de cuivre et d'étain, quoique différens peuples qui ne lisent pas, et qui restent toujours les mêmes, continuent à s'en servir, sans aucun danger, pour toute sorte d'usages; mais il en est résulté la multiplication d'une poterie commune, très-dispendieuse par sa fragilité, et plus dangereuse encore, en principe, par la composition de son vernis, facile à se détacher, et à se mêler avec les alimens, de sorte qu'en ceci, comme en toute autre chose :

Sous le poids de l'esprit, souvent bon sens expire :

Pour se faire meilleur, le monde devient pire.

ARTICLE HUITIÈME.

Conclusions.

JE ne puis que conclure de mes expériences, et de celles des auteurs les plus dignes de foi, que : 1.° les préparations arsenicales, à la fois, remède agréable et de nulle dépense, l'emportent sur tous les succédanés du quinquina, connus jusqu'à ce jour.

2.° Que ces préparations, et plus particulièrement l'arséniate de soude, administrées à faibles doses, aux doses que j'ai indiquées, sont absolument sans aucun danger, présent ou avenir pour le malade; qu'ainsi je ne puis concevoir la raison pour laquelle l'arsenic est exclu nominativement dans l'Ordonnance du prix proposé à Vienne, en Autriche, pour 1810, *pour la recherche des produits des trois règnes, à substituer en toute sûreté, aux médicamens des Indes, les plus efficaces;* d'autant plus que je doute qu'on puisse trouver pour les fièvres un succédané égal à l'arsenic.

3.° Que ce fébrifuge a sur le quinquina l'avantage que les fièvres guéries sont moins sujettes à rechute, et qu'on peut l'administrer dès le début même de la maladie, sans craindre qu'il soit nuisible *in recessu*, comme l'est quelquefois le quinquina.

4.° Que cependant il n'est pas plus spécifique absolu que le bon quinquina, puisqu'il y a aussi, comme on a pu le voir à l'article 4.me des fièvres qui lui résistent. J'ai pu calculer dans une expérience de quatre ans que le nombre des fièvres qui résistent, est au nombre de celles qui cèdent dans la proportion de dix sur cent: nombre encore plus favorable que celui des effets du bon quinquina.

5.° Que comme il y a des fièvres qui sont plus opiniâtres dans une année que dans une autre, et plus sujettes aux récidives, (ce dont nous ignorons le

pourquoi) il en résulte qu'ainsi que le quinquina, l'arséniate réussit mieux une année que l'autre.

6.° Que ce remède n'est pas moins efficace dans les fièvres périodiques accompagnées, (*comitatæ*) que dans les intermittentes simples.

7.° Que cependant aussi, l'arsenic, eu égard à la manière lente avec laquelle il agit, et à la réserve qu'on doit mettre dans les doses de ce médicament, ne peut remplacer le quinquina dans les fièvres d'accès pernicieuses (caractérisées spécialement par l'*abattement profond*, *une grande faiblesse et l'altération de la face*), dans les fièvres sub-intrantes et remittentes un peu graves, et dans tous les cas, où il faut remonter promptement les ressorts affaiblis de l'économie.

8.° Qu'eu égard à la puissance éminemment incitante de ce métal, il doit être exclu de toutes les fièvres et de toutes les maladies, où il y a orgasme, et excitation vive des systèmes artériels et nerveux ; mais qu'il peut être très-utile dans différens symptômes provenant d'atonie, qui compliquent ou qui suivent les fièvres d'accès ; et que ce n'est pas un remède à négliger dans les maladies difficiles du système lymphatique et du système cutané.

9.° Qu'eu égard à ce que la dissolution d'arséniate de soude n'a ni goût, ni couleur, et qu'on peut la donner mêlée dans les alimens et

dans une boisson quelconque, elle est d'une grande utilité pour les enfans, chez qui les fièvres d'accès sont ordinairement très-longues et suivies d'accidens fâcheux, parce qu'ils se refusent aux médicamens.

10.° Qu'en conséquence de ses propriétés et de son bas prix, l'arséniate de soude mérite d'être introduit dans les hôpitaux et dans les dispensaires des Bureaux de bienfaisance ; à la condition cependant que pour qu'il ait par-tout le caractère que j'ai indiqué à l'article 5.me, on prenne des mesures pour qu'il soit préparé uniformément.

Fin des Recherches.

NOTICE

Sur les propriétés de l'extrait de Pavot des jardins, à couleurs différentes.

L'ON conviendra que l'on fait aujourd'hui une plus grande consommation d'opium, que l'on ne faisait il y a vingt ans. Et quoique cette dépense ne puisse pas être comparée à celle du quinquina, cependant le prix de l'opium ayant beaucoup augmenté, il est encore agréable pour un hôpital qui n'est pas riche de pouvoir faire là-dessus une économie, sans priver ses malades d'un médicament aussi précieux.

J'avais lu autrefois dans les Essais de médecine de la Société d'Édimbourg, tom. 5, année 1743, un Mémoire sur la manière d'extraire une sorte d'opium des pavots d'Europe; je résolus un matin que je me promenai dans le jardin de l'hôpital, au mois de Juin 1808, et que j'y voyais beaucoup de pavots qui ne servaient que d'ornement, de chercher à les utiliser, et je mis de suite la main à l'œuvre. Voici comment l'on doit s'y prendre suivant la recette de l'auteur, dont j'ai été très-satisfait.

Lorsque les têtes de pavots sont parvenues à

leur grandeur naturelle, (l'auteur veut des pavots blancs ; mais je me suis servi avec autant d'avantage des pavots colorés) on les sépare de leurs tiges, avant leur maturité, dans un jour calme, chaud, et où il fait soleil, en coupant un poucé ou environ de la tige. On laisse ces têtes deux ou trois jours dans un panier, pour donner à leurs sucs le temps de s'épaissir, alors on les fait sécher. Quelques jours après, on fait une seconde récolte des têtes qui ont acquis un accroissement suffisant ; en même-temps, on coupe des morceaux de deux à trois pouces de long, des tiges qui ont porté les premières têtes separées, et dans lesquelles il s'est figé une quantité de suc laiteux du pavot. On coupe successivement plusieurs morceaux de la même tige, jusqu'à ce que le suc cesse de sortir en la coupant.

Ce suc est d'abord très-blanc, liquide et d'une odeur nauséabonde. Quelques heures d'exposition à l'air lui font prendre une couleur d'un brun-marron, une consistance résineuse et une odeur beaucoup plus vireuse, approchant beaucoup de celle de l'opium d'Asie.

Ces tiges et têtes séchées, puis concassées, se mettent pendant quelques heures en infusion dans l'eau bouillante, ensuite on les fait bouillir trois ou quatre heures ; on passe la liqueur avec expression : on la laisse reposer pendant un ou deux jours ; on

la décante et on la clarifie avec le blanc d'œuf ; après quoi, on la fait épaissir à consistance de miel. L'auteur conseille de faire évaporer ensuite au bain de sable jusqu'à la même consistance que l'opium ; j'ai donné la préférence au bain-marie, pour qu'il y eût moins d'altération. L'auteur dit que cinq ou six livres de ces têtes et tiges séches donnent une livre d'extrait : j'ai opéré sur treize onces, et j'ai obtenu deux onces d'extrait.

L'eau de l'infusion et de la décoction est extrêmement trouble, et il s'en précipite par le repos des grumeaux bruns qui paraissent de nature résineuse. La liqueur décantée est encore trouble, et laisse échapper les mêmes grumeaux par la clarification avec le blanc d'œuf ; de sorte qu'il paraît que ce suc de pavots est un extracto-résineux.

L'odeur de l'infusion est extrêmement vireuse et nauséabonde ; cette odeur se perd dans la cuisson, et à mesure que la résine se précipite : celle de la liqueur clarifiée qui s'évapore, n'est plus essentiellement différente de celle des autres extractifs.

L'extrait que j'ai obtenu au bain-marie était mou, de couleur brune grisâtre, d'une odeur peu différente de celle de l'extrait gommeux d'opium, préparé à la méthode de *Beaumé*, et d'une saveur fade. Exposé à l'air, il est devenu brun-marron extérieurement, dur et cassant comme le suc de réglisse, grisâtre intérieurement, d'une cassure grenue, avec quelques points luisans.

L'auteur d'Édimbourg dit que deux grains de son extrait équivalent à un grain d'opium. Dans l'usage que j'ai fait du mien, j'ai trouvé qu'à trois grains, il calme sans faire dormir, et qu'à quatre grains, il produit ce dernier effet. C'est là la dose que j'emploie habituellement, et que je suis obligé quelquefois de porter jusqu'à six grains.

Cet extrait est véritablement précieux : il calme et fait dormir, sans causer ni rêves, ni vertiges, comme il arrive souvent avec l'opium. Je m'en suis toujours servi, tant que les deux onces ont duré, à la place de ce dernier, et des pilules de cynoglosse, dans les insomnies, dans la toux, dans les douleurs rhumatismales, dans la diarrhée, et toutes les fois que l'opium est indiqué ; à la grande satisfaction des malades.

Je l'ai employé en pilules ; mais on peut en faire très-commodément un sirop qui serait composé de manière que chaque once contiendrait quatre grains d'extrait.

Il y a apparence que si on ne ramassait que le suc qui sort des têtes et des tiges coupées, on aurait une substance beaucoup plus ressemblante au véritable opium d'Asie ; et c'est ce que j'examinerai si mes occupations et les circonstances me le permettent encore.

Aux Martigues, *le* 12 *Octobre* 1809.

332 H ? 0

BINDI[illegible] [illegible]T. APR 10 1974